

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

25^e Année — N° 191

Février 1906

26, RUE DROUOT (IX^e)



Dans les Coulisses

Tableau de M. MORISSET

PRIX { 3 FRANCS;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement d'un an { France 36 francs
Étranger (union postale) . . . 42 —
Ayuntamiento de Madrid

MORISSET

1720-1760
CHOCOLAT LOMBART
Au Fidèle Berger
CHOCOLATS
BONBONS
CONFISERIE FINE
DRAGÉES-BAPTÊMES
9, Boulevard de la Madeleine
USINE ET BUREAUX
75 Avenue de Choisy
PARIS

Collection HAKKY-BEY
Objets d'Art et de Haute Curiosité
ARABES ET EUROPEENS
Bronzes, Faïences, Manuscrits, Emaux, Etoffes
Vente Hôtel Drouot, salle n° 6, du 5 au 10 mars
Com.-Pris.: M. P. CHEVALLIER, 10, r. de la Grange-Batelière
Experts: MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges
Expositions les 3 et 4 mars, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2

Collection de feu M. van der HOEVEN
Objets d'Art et de Haute Curiosité
FAÏENCES, VITRAUX, BRONZES, ÉTAUX, COUVRES
BOIS SCULPTÉS, MEUBLES, TAPISSERIES, ÉTOFFES
Vente Hôtel Drouot, salles 7 & 8, les 19, 20 et 21 Février
Com.-Pris.: M. P. CHEVALLIER, 10, r. de la Grange-Batelière
Experts: MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges
Assistés de: M. E. MOLINIER, 29, rue Laroche-foucauld
Expositions les 17 & 18 Février, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2

Succession de M^{me} la Baronne De HIRSCH
QUATRE TAPISSERIES DE BEAUVAIS
Chemisée du temps de François I^{er}. Portrait de Louis XVI, par Gallet
Vente en l'Hôtel de feu M^{me} la Baronne De Hirsch
2, r. de l'Elysée, à Paris, jeudi 22 février, à 3 h.
Com.-Pris.: M. P. CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière.
Experts: MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges
M. JULES FÉRAL, 7, rue Saint-Georges
Expositions les 20 et 21 février, de 1 h. 1/2 à 5 h.

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES
ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles. FAUTEUILS-PORTOIRS avec tablette-appui de tous systèmes. VOLTAIRE ARTICULÉ pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions: Lille, 1902; Reims, 1903; St-Louis (Etats-Unis), 1904. Grands Prix

Sur demande, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67

RÊVE D'OSSIAN
PARFUM PÉNÉTRANT
L. LEGRAND
11, PLACE de la MADELEINE
PARIS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL: 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Cofres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU

Les Pères Chartreux
expulsés de France fabriquent maintenant à TARRAGONE (Espagne) leur liqueur bien connue.

*** Cette fabrication se continue selon les procédés dont ils ont gardé le secret.

*** La forme seule de la bouteille a changé.

*** Regardez-la bien pour ne point la confondre.

+ C'est cette bouteille qu'il faut exiger en demandant la liqueur fabriquée à Tarragone par les **PÈRES CHARTREUX**.

Publicité et Clichés HUGUET, MINART & C^{ie}, 4, rue Scribe, Paris

GOUTEZ
les délicieuses
CONSERVES
de la
MARQUE
"LA CALIFORNIE"
Etiquettes jaunes. — IMPORTATION DIRECTE
10, Faubourg Poissonnière
PARIS.

Victor Raulin
vous prie de lui faire l'honneur
de visiter sa Collection de reproduction
de Meubles et Bronzes
du XVII^e et XVIII^e siècle.
226, BOUL. St-GERMAIN

Pour Autos **B.R.C. ALPHA** 1^{er} PRIX
à Berlin et à tous concours.

LES CAPSULES D'APIOL
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4^{fr} 50 F^{rs}. Ph^{ie} SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermis sent, reconstituent les SEINS, effacent les saillies osseuses des épaules et donnent au Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes pour la santé. Approuvées par les célébrités médicales. — Résultat durable.
FLACON avec NOTICE: 6 fr. 35 FRANCS
RATIE, Ph^{ie} n° 5, l'Assage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts: Bruxelles, Ph^{ie} St-Michel; Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte: 2^{fr} 50 franco. — Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET FILS
Successeur de son Père
Toutes les boîtes
portent en timbre sec
JEUNET, INVENTEUR
[Se trouvent dans toutes
les bonnes maisons d'Épicerie et
de Quincaillerie]

ROSIERS LA PLUS IMPORTANTE MAISON DE ROSIERS DU CONTINENT
PRODUCTION ANNUELLE 2.000.000 DE ROSIERS
Les amateurs de belles roses pour fleurs coupées, pour corbeilles, pour le forçage et pour collection, qui n'auraient pas encore reçu notre **CATALOGUE GENERAL** pour 1906-1907 sont priés de le demander pour recevoir gratis et franco.
CHEZ GEMEN ET BOURG A LUXEMBOURG (GRAND-DUCHÉ)
HORS CONCOURS — PARIS — ANVERS — ST-PETERSBOURG — TURIN — ST-LOUIS — LIEGE, etc., etc.

CRÈME EXPRESS JUX Le Meilleur des Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epicerie.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
191

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

REDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, Rue Scribe, 4

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

FÉVRIER
1906

Les Chroniques du Mois

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

C'est le 18 de ce mois, date de l'expiration du mandat du Président Loubet, que M. Fallières, élu le 17 janvier par le congrès de Versailles, prendra possession du pouvoir. Le *Figaro*, à plusieurs reprises, a si nettement établi la figure du nouveau Président, qu'on ne saurait mieux faire qu'en reproduisant sommairement les traits qu'il a le premier fixés.

Fils d'un géomètre-arpenteur, petit-fils d'un forgeron, M. Armand Fallières est né à Mézin (Lot-et-Garonne), le 6 novembre 1841. Il fit ses études à Paris, à Toulouse, puis son droit à Paris, et s'en revint, son droit terminé, s'inscrire au barreau de Nérac. Bientôt maire et conseiller général de son département, il fut révoqué en 1873 à cause de ses idées trop avancées. Il reprit son métier d'avocat. Député en 1876, réélu en 1877, appelé par Jules Ferry au sous-secrétariat d'Etat de l'Intérieur et des Cultes en 1880, il fut — jusqu'en 1892 — huit fois ministre en douze ans. Sénateur depuis 1890, il remplaça M. Loubet à la présidence du Sénat, lorsqu'en 1899 celui-ci fut élu Président de la République.

La vie qu'il menait naguère encore à Paris, comme président du Sénat, n'est pas moins familière déjà que sa carrière politique : on sait qu'il était debout à sept heures, qu'il marchait deux heures chaque matin, quelque temps qu'il fit, conservant, grâce à cette hygiène têtue, la robuste santé qui lui permet de supporter sans défaillance les fatigues du labeur quotidien; qu'il recevait à dix heures et demie ses secrétaires, les visiteurs, réglait l'ordre de la séance du Sénat, faisait l'après-midi, lorsqu'il n'y avait

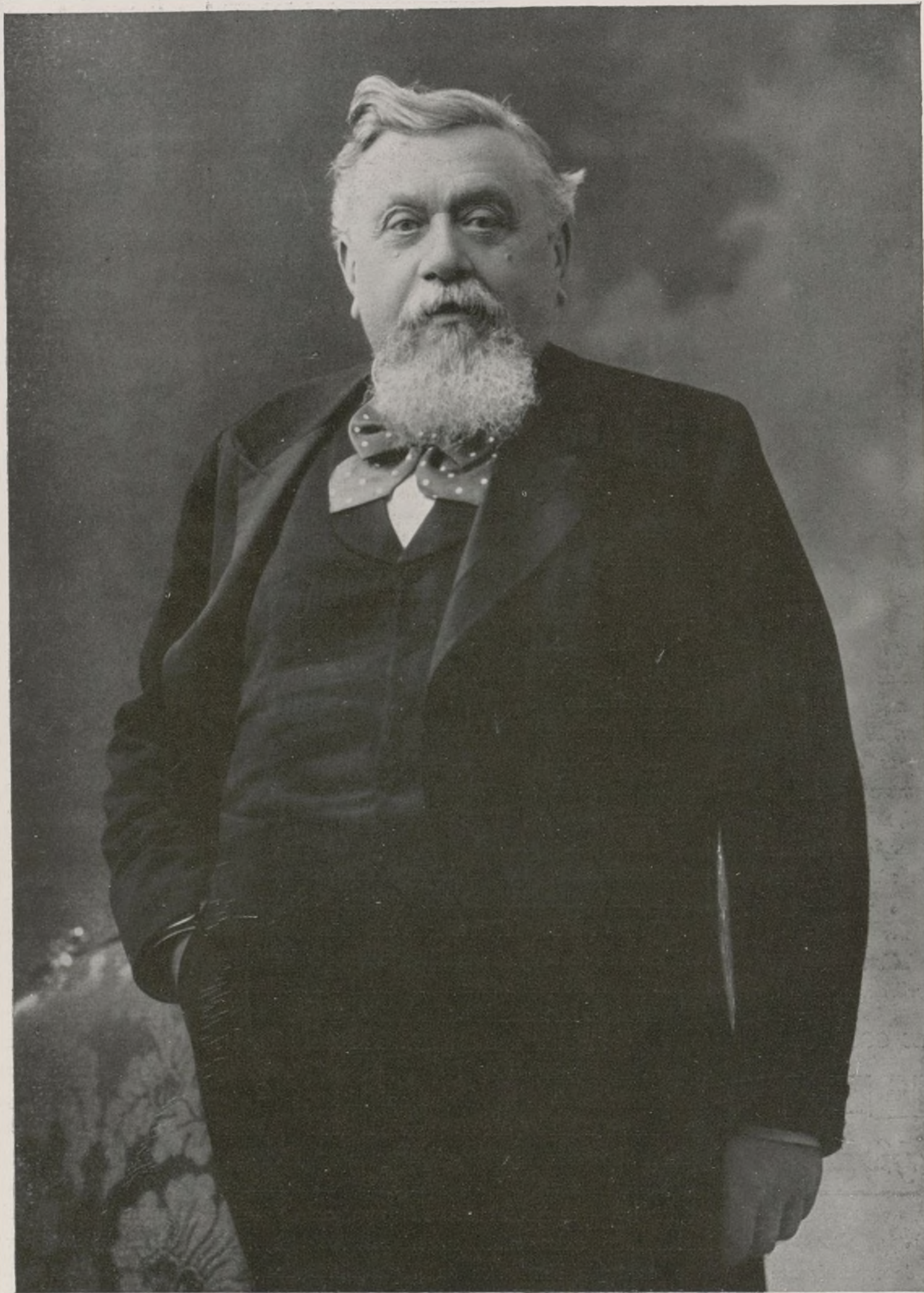
pas séance, quelques visites, et reprenait, en rentrant, sa réception jusqu'à sept heures du soir; qu'il se retirait après le dîner dans son bureau pour y écrire ses lettres intimes. On a dit et redit ces détails, qui ont leur intérêt. Mais ce qu'on

de la simplicité, cet amour du pays natal; c'est sa joie toujours neuve et toujours souveraine de se retrouver dans la campagne paternelle, à Loupillon, et de s'y reposer dans une lumière si sensible et si douce, qu'elle doit à peine se distinguer de la tendresse des siens; c'est l'ha-

bitude qu'il avait d'aller, vêtu comme un fermier, avec ses guêtres et son béret, visiter son domaine rustique, sa métairie, ses vignes, causer avec les paysans, les consulter, ou bien d'aller par les chemins, par les guérets, droit devant lui, au devant du ciel bleu, car s'il importe d'avoir un but, il n'est pas besoin qu'on l'atteigne...

Est-ce fini, maintenant, tout cela? — Certes, M. Fallières ne se dissimule pas qu'il ne pourra point retourner là-bas autant et sitôt qu'il le désirerait, que des devoirs nombreux l'en empêcheront sans doute longtemps, que sa vigne ne sera plus si bien soignée, que l'eau claire continuera de couler au fond des combes obscures et fraîches sans qu'il ait même le temps de prêter l'oreille et d'entendre dans le silence, par delà la rumeur de l'Elysée, le frisson de l'eau vive sur un caillou pointu... Certes, de ses arbres, de son ciel, de sa Gascogne, il ne jouira plus guère désormais. Avec une appréhension qui lui fait honneur, mais avec une grande dignité, il accepte la lourde charge qu'il n'a pas briguée, la lourde tâche que sa patrie lui confie. Il l'accomplira, cette tâche, avec la probité, le bon vouloir, le désintéressement qu'il a toujours montrés. Et si quelques regrets, quelques mélancolies tremblaient un jour confusément en lui, du moins pourrait-il, dans la sérénité du devoir civique accompli, songer à ses grands ormes de Loupillon, lorsque l'air secoue le feuillage et qu'un frémissement noir se reflétant dans le bassin qu'ils entourent, en assombrit la surface unie.

N.



(Cliché Bover)

M. FALLIÈRES, Président de la République

ne saurait trop rappeler, c'est l'hommage unanime rendu à la droiture de son caractère, à sa profonde et discrète bonté; c'est ce goût presque nostalgique

l'air secoue le feuillage et qu'un frémissement noir se reflétant dans le bassin qu'ils entourent, en assombrit la surface unie.

LES OMBRES SUR LE MUR

LE VIEUX ROI

Je me rappelle une matinée de printemps...

Les jardins, les longues avenues, les places s'emplissaient d'une activité heureuse. Copenhague étincelait dans la jeune lumière. Le ciel bleu, l'air pur, le blond soleil soulevaient les êtres et même les choses de cette vive allégresse que les Danois appellent, non sans quelque emphase « la joie de vivre » et qui les porte en foule aux premiers jours de mai, un peu ivres, sur les routes et vers les forêts de Seeland, cueillir des rameaux verts.

Flânant par la ville, j'avais vu, au petit marché que domine la statue d'Absalon, les bonnes femmes d'Amager étaler ces belles tulipes multicolores que leurs ancêtres hollandais cultivèrent les premiers sur la terre humide de Gêfion.

Je longuais à présent, sous les hauts ombrages, la promenade de Langelinie qui conduit au port et m'amusais à observer de loin une bande de petites filles. Elles se poursuivaient avec des cris d'oiseaux, leurs chapeaux envolés sur la nuque, leurs sacs d'écolières battant leurs jambes nues. Mais soudain elles se turent, groupées en essaim, se poussant l'une l'autre du coude, étouffant leurs rires. Puis l'une d'elles se détacha. Je la vis se diriger à la rencontre d'un vieillard qui s'avancait en sens inverse, d'un pas souple et allègre. Elle parut un instant hésiter, puis levant vers le promeneur sa frimousse blonde que la course avait colorée : « S'il vous plaît, monsieur, fit-elle, quelle heure est-il ? » Le vieillard s'arrêta, tira sa montre du gousset et d'une voix douce, presque tendre, répondit : « Onze heures, mon enfant. » Il ajouta : « Nous revenons de l'école, à ce que je vois... Allons, allons, nous avons bonne mine », et de sa main dégingée il caressait légèrement la joue fraîche de la petite. Alors toutes les fillettes se mirent à défilier devant ce passant. Tandis que la main vénérable les effleurait d'une caresse, elles faisaient la révérence, en s'appliquant, une à une, comme à la danse.

Et le vieux Roi Christian IX, — c'était lui, — appuyé sur sa canne, les regarda s'éloigner avec un sourire paternel.

Cette mince anecdote n'a point d'autre mérite que de noter au vif la physionomie d'un souverain dont la mort, tranquille comme sa vie, met en deuil tout un peuple qui l'aimait pour avoir appris à connaître, à vénérer en lui un homme honnête et bon.

Car au temps où le traité de Londres et la renonciation d'une épouse en sa faveur appelèrent le duc de Glücksbourg au trône, bien s'en fallait que le peuple danois lui accordât sa sympathie. Il la mérita en rehaussant de la majesté royale cette simplicité bourgeoise, ces vertus domestiques qui, par-dessus toutes, sont chères au cœur scandinave. La conscience populaire fit peu à peu de ce roi, en qui s'incarnait son propre idéal, une espèce de héros pacifique pour qui la gloire militaire n'eût pas augmenté la vénération dont l'Europe entière l'entourait.

Les petites filles des belles matinées printanières regretteront, sur le chemin de l'école, le vieillard affectueux qui posait sur leur joue une caresse dont elles se vantaient, le soir, à la maison...

JACQUES COPEAU



Causerie Scientifique

LES APPARITIONS DE LA VILLA CARMEN*****

Vous vous souvenez sans doute, de cette récente chronique du *Figaro* (1), où le savant professeur Richet, membre de l'Académie de médecine, avouait avec courage sa croyance aux fantômes ? Vous n'avez pas oublié les reportages retentissants de certains journaux du matin sur les apparitions de la Villa Carmen.

Les déclarations du professeur Richet ont jeté la joie dans le camp des spirites. L'organe autorisé du spi-

(1) *Figaro*, 9 oct. 1905.

ritisme, s'exprimait dernièrement ainsi : « Les spirites peuvent être fiers d'avoir amené le monde scientifique à résipiscence, au moins quant aux faits, en la personne d'un de ses plus illustres représentants » (1). Il n'en a pas été de même dans les milieux scientifiques où les mêmes affirmations ont été accueillies par un sourire et, deci delà, ont déchainé quelques vives protestations. C'est ainsi que le D^r Valentin ne se contente pas de sourire, il démontre, ou croit avoir démontré, que la mystification est certaine. En fait de fantôme, le professeur Richet a photographié un mannequin grossièrement confectionné à l'aide d'une perche, d'un casque et d'une draperie, ce que l'examen attentif des photographies publiées par M. Richet lui-même démontre amplement.

Sans entrer longuement dans le détail de cette critique, nous reproduisons ci-dessous la photographie publiée par M. Richet d'une part et le schéma par lequel le D^r Valentin pense avoir démontré la mystification. Ces deux figures sont assez facilement compréhensives pour saisir la thèse du D^r Valentin.

Il est certain que la critique du D^r Valentin est des plus intéressantes. Devons-nous cependant accepter sans réserves ces conclusions et faut-il, sans plus, déclarer avec lui que le professeur Richet a été l'objet d'une mystification évidente, qu'il s'est grossièrement trompé dans l'appréciation des faits qu'il signale ?

Il est bien difficile de trancher le débat et nous ne pensons pas qu'il suffise de quelques lignes pour accepter ou pour rejeter les déclarations d'un homme de la valeur scientifique du professeur Richet.

Pour nous, sans accepter aveuglément ces expériences, très sujettes à la critique, et qui demandent une soigneuse vérification, nous ne nous hâtons pas de crier à la mystification.

Est-ce à dire que nous croyons aux fantômes ? Halte-là ! nous ne croyons à rien ; ou du moins nous ne croyons qu'à une chose, c'est à la faiblesse de nos moyens d'investigation, à notre ignorance d'une quantité innombrable de faits qui, incompréhensibles et douteux aujourd'hui, seront peut-être la science de demain.

Qu'y a-t-il de vrai dans tous ces phénomènes de médiumnité, de télépathie, dans toutes ces manifestations inconnues, que certains esprits pressés classent déjà parmi les phénomènes de l'au delà.

Avouons franchement que nous ne le savons pas et que rien n'est impossible.

A l'heure actuelle, les gens qui croient au spiritisme me semblent à égale distance de la vérité que ceux qui nient des phénomènes qu'ils ne comprennent pas.

Entre les deux, il n'y a qu'une différence d'interprétation ; qu'une différence de métaphysique. Celui-ci, habitué aux constatations matérielles positives, nie avec certitude l'existence de phénomènes dont la cause lui échappe et parce qu'il ne peut les expliquer les taxe d'invraisemblance ; celui-là au contraire s'empare de tous ces faits disparates, dans lesquels la vérité côtoie souvent en effet la mystification et construit précipitamment une métaphysique hâtive, bien faite pour plaire à nos cerveaux inquiets, que tourmente le terrible problème de l'inconnu.

(1) *Revue scient. et mor. des 21^{rs}*, nov. 1905.



Clichés communiqués par la Vie Normale

FIGURE I
Le fantôme B. B., drapé, casqué et barbu, tel que le révèle une photographie prise avec un Kodak. — A sa gauche, Marthe, le médium, en chemise blanche et en jupe noire, a la tête cachée par les draperies aux contours nuageux sous lesquelles B. B. dissimule son identité. — Les chiffres 1 et 2, etc., ont été ajoutés sur le cliché primitif par le D^r Paul Valentin pour faciliter l'intelligence de la figure, par comparaison avec le dessin ci-contre qui prouve jusqu'à l'évidence la supercherie dont a été victime le professeur Charles Richet.

Ces deux interprétations contraires nous paraissent également loin du véritable esprit scientifique.

Ce qui est vrai, c'est que nous savons peu de chose encore, c'est que toute science a débuté par une période incertaine, où les faits, accumulés sans ordre, au hasard de leurs découvertes, subirent des interprétations contraires, plus ou moins bizarres et erronées, jusqu'au jour où le lien qui les réunit put apparaître sensible.

Qu'était l'électricité jusqu'au jour où Coulomb mesurant les phénomènes électriques, put en donner les premières lois d'où sortirent peu à peu les merveilles que nous connaissons aujourd'hui ?

Jusqu'au jour où Lavoisier introduisit la balance dans l'étude des phénomènes chimiques, établissant ainsi la loi fondamentale de la conservation de la matière, la chimie était à peine distincte de l'alchimie. Niera-t-on cependant que dans les alchimistes d'autrefois ne puissent se retrouver les précurseurs de cette science féconde, reine du monde moderne ?



FIGURE II
Le même fantôme et le médium, réduits à leurs lignes essentielles par un croquis très simple esquissé d'après la photographie ci-contre. — 1 et 2 : points où est nettement visible la perche qui soutient le mannequin. — 3 : boucles de la ceinture de Marthe. — 4 : sa robe noire à la hauteur des genoux. — 5 : son épaule gauche. — 6 : l'épingle qui fixe sa manche vide au fauteuil d'Aïcha. — 8 : bouffant de la chemise de Marthe, dans l'intérieur duquel est passé son bras gauche, dont le coude fait saillie en 7. — 9, 10 et 11 : tête, corsage et jupe d'Aïcha (dont il est d'ailleurs difficile d'affirmer la présence sous l'aspect informe des vêtements précités). — M. D. : main droite du médium. — M. G. : sa main gauche.

Qui sait si demain, l'on n'aura pas la clef de ces phénomènes incertains, de toutes ces manifestations curieuses qu'on désigne encore d'un nom bien vague et sujet à bien des discussions, le magnétisme animal ?

Pour nous, l'erreur nous paraît plus proche de ceux qui nient que de ceux qui même avec exagération ou puérilité parfois, rapportent des faits qu'il leur plaît d'expliquer, d'interpréter d'une façon plus ou moins fantaisiste.

Nous ne connaissons le monde

extérieur que par l'intermédiaire de nos cinq sens. — Nous ne pouvons imaginer ce que serait ce monde si nous possédions un sens supplémentaire, mais il n'est pas impossible de penser que ce sens supplémentaire nous pourrions le posséder. Toute une foule de phénomènes aussi inconnus pour nous que les sensations visuelles pour l'aveugle né, deviendraient une réalité.

Nous ignorons encore ce qu'est l'électricité. Nous nous la représentons comme un fluide répandu partout, pénétrant tous les corps, mais d'une façon inégale. Supposons que tous les corps se laissent également pénétrer par le fluide électrique, autrement dit qu'ils soient tous également bons conducteurs : dans une telle hypothèse, l'électricité fût demeurée à jamais inconnue pour nous. Tous les phénomènes électriques résultent de ce fait que les corps de la nature ne sont pas également bons conducteurs. Cette différence de conduction seule, nous a permis de constater l'existence des phénomènes électriques. Si nous voulions tenter une explication du magnétisme animal, il ne nous semble pas davantage impossible à imaginer qu'un fluide spécial existe en nous ; que ses conditions d'équilibre varient suivant les individus, suivant leur manière d'être physique ; nous pourrions alors comprendre que certaines manifestations ne nous soient rendues sensibles que dans certaines conditions matérielles encore indéterminées et par l'intermédiaire de certains êtres, que, si vous le voulez, nous appellerons médiums. Un jour peut-être ces phénomènes pourront être mesurés, gradués dans leur intensité, produits à volonté et des déductions fécondes en seront tirées. Une science nouvelle sera née.

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)

Les Mondanités Légendaires

Le Veglione

DIALOGUE INÉDIT

DE CLAUDE BERTON



Le grand hall du Méditerranéen-International Hôtel, un des plus vastes caravansérails de la Riviera.

De la musique, des fleurs, de la lumière et des masques ; c'est la saison des jours gras. ARNOLD P. RUBINSON, le représentant de la nouvelle marque de champagne « Marquis de Carrabas » donne une splendide fête réclame.

On est au pays de l'illusion, du factice et du postiche ; sur l'artificiel milieu de la côte : aventuriers et millionnaires, grandes dames et cocottes, la folie du carnaval a remis de l'artificiel encore : du chimérique et du truqué.

Qui n'a pas son masque... Pas un habit noir, pas une toilette, tous travestis et costumés. Une foule de déguisés danse, circule, saute, piétine, se fuit, se cherche, bavarde, crie, flirt et se heurte... L'hôtel lui-même a son déguisement : un décor de toile et de bois peint transforme le hall et les salons en places et rues d'une ville italienne : Florence ou Vérone au temps jadis. Des panoramas des cités merveilleuses se déroulent, devant de fausses terrasses où viennent s'accouder dominos et chicards, et de petites maisons mystérieuses et quatrecentistes changent l'habituel aspect des murs de l'hôtel, témoin de tant de tea parties, dinner parties, supper parties et... le reste...

Et l'immense maison passagère est le lieu bien choisi pour une fête pareille. Tous s'y sentent à l'aise, chez eux, sans gêne, avec la sensation de la foule, de la rue qui peut entrer dans l'hôtel ouvert à tout venant, qui peut y pénétrer avec le hasard, le hasard tant aimé, tant cherché, tant désiré, le hasard, roi d'une fête où chacun a souhaité ne pas se reconnaître soi-même pour une nuit.

JOSEPH PRUDHOMME fils, se déplaçant sur la Côte-d'Azur, n'a pas manqué une si belle occasion ; il a endossé un Paillasse, rayé bleu et blanc et il regarde de tous ses yeux les costumes des pierrots, arlequins, polichinelles, Robert Macaires, jolies pierrettes, clownesses, princesses, ribaudes, marquises, cantinières, marmitons et débardeurs... La fête bat son plein. De toutes parts montent des cris de femmes et des rires d'hommes ; des masques se répondent et s'appellent ; d'un bout à l'autre de la salle des « pi-ouit », des « laissez-moi », des « je te connais, beau masque » se mêlent, se confondent, se mélangent, couvrant parfois la musique langrïde ou emportée qui accompagne ce murmure immense d'une foule en folie.

UNE PIERRETTE, passant. — Bonjour, Paillasse. Je te connais, beau masque.

UN PIERROT. — Je te le disais bien que tu avais de fichues connaissances. (Ils passent.)

UN POLICHINELLE. — Tu t'ennuies comme un masque au fond d'une malle.

UN HOUZARD. — Quand on est si lugubre, on montre son visage. Au moins, ça fait rire les autres.

UNE MERVEILLEUSE. — Paillasse, va te fourrer au matelas.

UN FOU, agitant sa marotte. — Hou, hou, c'est le grand chef des Humeurs noires.... (Les masques rient et passent.)

UN MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Vous vous amusez, Paillasse ?

JOSEPH PRUDHOMME fils, candide. — Heu... heu... je ne sais pas.

UN MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — J'aime ta naïveté, Paillasse, et ta sincérité. (Montrant la foule.) Eux non plus, ils ne savent pas...

(Un grand tapage, des appels de grosse caisse, un coup de tam-tam, une affiche lumineuse s'allume au plafond, sur laquelle s'inscrit : « CORTÈGE DE L'HOMME GRAS. »)

UN CHICARD, hurlant. — Dame, on n'est pas des bœufs !...

(Le tapage redouble, une fanfare se fait entendre, puis des poussahs chinois, énormes, ventrus, font leur entrée précédant le cortège de l'Homme gras, chantant en chœur : « Obé donc, freluquets, palloquets, misloquets, las de myfles ! place au roi rondelet, boursofflé, grassouillet comme un buffle. » Puis un héraut d'armes clame : « Place au cortège de Haute Graisse... » Passent d'abord l'huile de baleine : un énorme poisson qui vomit des corsets ; l'huile de palme : des négroillons ; l'huile d'olives : un cortège de

Provençales ; la graisse d'oie : un grand pot d'où sort une vieille sorcière. Les petits yeux du bouillon dansent autour d'elle. Le gras de jambon, un HANS-WURST allemand qui fume sa pipe, est suivi de l'huile de ricin qui fait se tortiller toute une bande de malades imaginaires. Enfin, le héraut crie : « Place ! place à l'Homme gras et à la Princesse Vaseline !... »

L'Homme gras est personnifié par une des plus sympathiques personnalités mondaines de la Côte, il pèse 120 kilos et se prélassa couronné de roses comme un bœuf. La Princesse Vaseline, coquette aussi, fine blonde, se penche sur son traîneau attelé de rennes. L'Enfant Prodigue, tenant par sa longe le Veau gras, termine le cortège... Brouhaha, applaudissements, musique endiablée. L'Homme gras donne le bras à la Princesse Vaseline et fait le tour du hall.)

JOSEPH PRUDHOMME fils, qui reçoit une poussée. — Oh !

UN ARLEQUIN, feignant de le pourfendre avec sa batte. — Je te crève, Paillasse...

UN FOU, qui joue du galoubet. — Bonsoir, M'sieurs, Dames. Le spectacle vous plaît, comédie ou drame, il faut un couplet pour commencer et terminer ; je vous salue d'un pied de nez. Bonsoir, M'sieurs, Dames.

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Et tous ces gens, en fous, en clowns, en pierrots, pensent qu'ils sont déguisés ! (Se tournant vers Joseph.) Oh ! jeune Paillasse, ils accentuent leurs ressemblances.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Avec quoi ?

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Avec eux-mêmes ! Chacun prend le costume qu'il faut. Un bal masqué, c'est un bal où chacun met un masque sur sa figure humaine afin de laisser découverte et nue son âme. La vie moderne met sur tout le monde un uniforme. Ici, voyez comme nous sommes variés. Les gens sont bien plus vrais, ainsi.

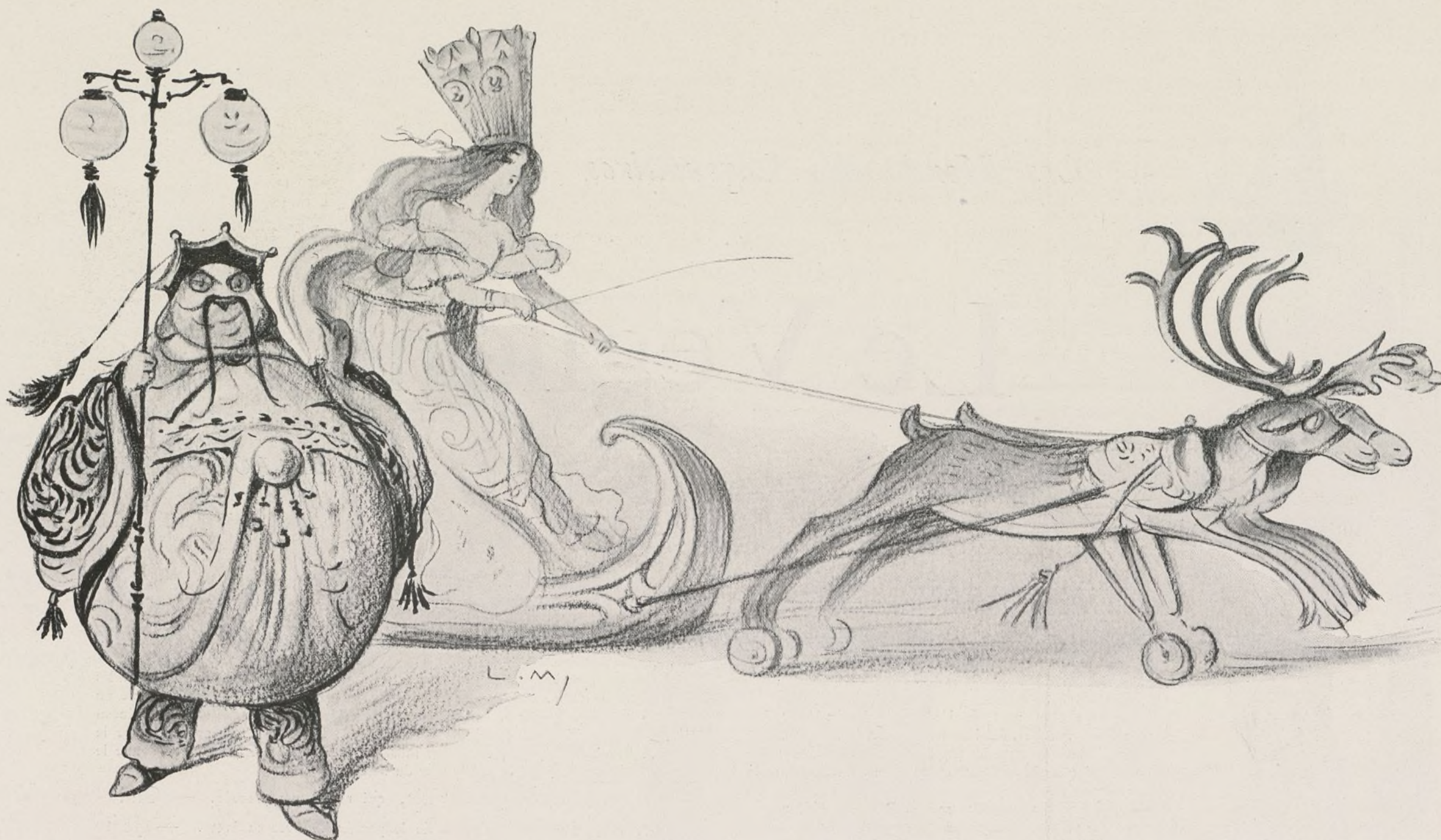
JOSEPH PRUDHOMME fils. — Je vous assure pourtant que je ne suis pas un Paillasse ailleurs qu'ici.



DESSINS DE
LUCIEN METIVET

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Regarde-toi dans la glace, oh! Paillasse. Tu habilles ton corps des carreaux que tu ne casseras jamais, blancheur candide et bleu d'espoir, et tu portes un chapeau en forme de poire adapté à ton crâne.

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Vous plaisantez!

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — La vérité qu'on dit en riant est la seule vraie, jeune Paillasse, apprends les autres. Jamais plus belle leçon d'humanité ne t'aura été donnée qu'au bal masqué.

LE CLOWN. — Bonsoir, M'sieus, Dames.

UN MOINE, à deux singes qui lui tirent la barbe. — Vous veillerez sur Son Altesse, un mauvais coup est si vite fait dans cette foule. (Des singes s'attachent aux pas d'un jeune masque recouvert d'un grand manteau de pèlerin et qui cherche à se rapprocher d'une jolie femme costumée en Belle Impéria et impénétrablement masquée.)

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Des singes, la police, ils peuvent tout se permettre. Et le moine : Herr FRITZ SCHWARTZKOPF, directeur de l'hôtel, maquignonne de l'espionnage allemand, renseigne des espions italiens et surveille les révolutionnaires russes. Jolie cuisine! et quel service bien fait dans son hôtel!

UN HOMME QUI MARCHE SUR LES MAINS, à un Peau-Rouge. — Irons-nous le laisser arriver à Rome, le pèlerin? (Le Peau-Rouge ne répond pas, mais roule les yeux.)

UN OURS, à une Merveilleuse. — Pourquoi me repousser? exquise... charmante...

LA MERVEILLEUSE. — Prenez garde, vous allez laisser tomber votre pavé sur moi.

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Et l'on aime... Et l'on fait des affaires. Regardez les annonces : « Champagne Marquis de Carrabas », Paris — Berlin — New-York, comme il fait bien sur ce pseudo palais Strozzi... et RUBINSON, en Florentin, est-il assez lombard escompteur, marchand d'or, usinier, business man?... Se déguiser! allons donc, la chrysalide est devenue papillon... et il vole!...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — La Princesse Vaseline est délicieuse.

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Princesse slave; elle vous glissera dans les doigts, cette Vaseline...

(Joseph cherche à se rapprocher de la Princesse Vaseline; son voisin, railleur, le suit. Le Pèlerin est enfin tout près de la Belle Impéria; les singes l'ont suivi de loin; le Peau-Rouge et l'Homme qui marche sur les mains, en conférence avec un Débardeur, l'observent. L'Ours a convaincu la Merveilleuse; il semble la

dévoré et elle sourit. Une Bergère valse avec le Pierrot; il perd sa farine; elle semble tout à fait perdre sa robe si légère. Chicard danse tout seul. L'Homme gras est entouré d'une ronde de Fantômes. Un énorme Bébé, complètement ivre, fait de vains efforts pour s'accrocher à la bosse de Polichinelle qu'il prend pour le coin de son lit... Tous les masques, enlacés les uns aux autres, dansent, rient ou se disputent. Une frénésie générale, légère, charmante, donne une apparence réelle à toute la mise en scène factice de la fête.

C'est l'heure ultime où il faut se hâter de goûter avant que le temps la gâte et la souille...

LE PÉLERIN, auprès de la Belle Impéria, ils sont en ce moment devant le panorama des collines vertes de San Miniato et du Fiesole. Beau masque impé-



rieux dont je sais le visage par cœur, c'est toi le but de mon pèlerinage, le savais-tu?

LA BELLE IMPÉRIA. — Mais oui, Pèlerin, j'attendais ta venue; il fallait venir, je te voulais.

LE PÉLERIN. — Dis-tu la vérité?

LA BELLE IMPÉRIA. — Il faut que je la dise, car si ma robe me déguise, je ne puis pas masquer mon cœur. Je t'aime, mon prince, mon seigneur.

LE PÉLERIN. — Chut! Il faut me nommer d'un nom qui me libère, d'un nom de rêve et de chimère, ombre sur l'éclatante nuit et silence sur tout ce bruit. Pour deviner ton cœur sous les plis de ta robe, pour entendre tes yeux que le masque dérobe, je ne dois être rien, venu vers la beauté, qu'un pèlerin à qui tu fais la charité.

LA BELLE IMPÉRIA. — Alors, cher voyageur, tu veux la récompense de ta piété et ton pèlerinage est par des airs de danse folle escorté. Dis-moi par quel miracle, à travers cette houle de carnaval, tu me retrouves au milieu de la foule de tout un bal.

LE PÉLERIN. — J'avais pour me guider la chère solitude, l'isolement délicieux, où demeure un amant seul dans la multitude, aveugle devant les cieus. Et maintenant, je vois, j'entends et je respire. La musique brutale et les gens en délire, ce vacarme grossier hurlant autour de nous, devient, si tu me parles, un murmure très doux, et ce décor fumeux, grotesque enluminure, est un sourire exquis de la douce Nature, dès que tes yeux divins lui prêtent leur clarté, tout est grâce, splendeur, délice et vérité...

LA BELLE IMPÉRIA. — Prince, je t'aime. (Sur un geste du Pèlerin.) Il faut être prince pour moi quand même, puisque nous sommes seuls et que c'est le moment où ce peuple abreuvé ne peut voir rien de grand, quitte ton manteau sombre, j'aperçois sous son ombre un blanc satin brillant.

Prince, laisse donc le mendiant. Tu portes en mon cœur la couronne, je veux la voir sur toi...

LE PÉLERIN.

— Je me désen-prisonne! (Il laisse tomber son manteau de bure et paraît dans un costume splendide de radjah. Un masque rouge lui voile la face. Cette transformation a échappé aux trois Singes qui l'observaient, le Peau Rouge, l'Homme à l'envers et le Débardeur s'étant depuis quelques minutes emparés de leurs queues, violemment tirées pour détourner leur attention.)

LA BELLE

IMPÉRIA. — Viens. (Ils disparaissent dans une des petites maisons décor qui bordent la salle.)

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Princesse Vaseline!...

L'HOMME GRAS, faisant reculer. — Pouh!... cette punaise de Paillasse!...

LA PRINCESSE VASELINE. — J'aime pas les enfants voués au blanc et au bleu!...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — C'est une chose pas maligne d'aimer une blonde héroïne dont les regards vous turlupinent. Moi j'aime la Princesse Vaseline...

LA PRINCESSE. — Tu me bassines...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Cette belle qui me fascine, je l'ai reçue dans la rétine, droit comme un coup de carabine. Moi, j'aime la Princesse Vaseline!

LA PRINCESSE VASELINE. — Va-t-en, sardine!...

JOSEPH PRUDHOMME fils, pendant qu'elle s'éloigne. — Évidemment, c'est à cause de mon déguisement. Pourquoi ai-je choisi ce Paillasse?...

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Tu te crois toujours déguisé, Paillasse!... Tu crois donc que la vie s'arrête et se déguise... Regarde autour de toi, Paillasse. L'amour, la haine et l'avarice. Rien n'est changé.

LA BERGÈRE, au Pierrot. — Non, mon cher, assez des hommes de plume et des diners au clair de lune...

UN ROBERT MACAIRE. — Il pleut, il pleut, bergère. Veux-tu mon parapluie?...

(La Bergère prend les bras de Robert Macaire.)

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Ils mangeront ses moutons ensemble. (Le Pierrot resté seul s'avance vers la Merveilleuse.)

LE PIERROT. — Prenez mon bras, le bleu vous sied si bien.





LA MERVEILLEUSE. — Pourquoi pas ? Assortir ses amoureux à son teint, c'est très pratique.

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Affaire de peau !

LE CLOWN. — Bonsoir, M'sieus, Dames !

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Changer de peau !... Et si je changeais de tenue ? (Il avise le froc du Pèlerin et son chapeau laissés à terre.) Feuille morte, c'est la mode !

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Il est toujours dangereux d'emprunter les souliers du voisin.

UN SINGE, qui survient, passant derrière Joseph Prudhomme. — Monseigneur ! (Joseph Prudhomme le regarde ahuri.)

LE MOINE, avec respect. — Son Altesse peut être assurée de ma discrétion.

LE FLORENTIN. — Si Votre Altesse voulait goûter du « Marquis de Carrabas ».

LE HOUZARD, aux autres masques. — C'est un prince, c'est un prince !...

LE CHICARD. — Sans rire ?...

LA PRINCESSE VASELINE. — Un prince ?... Où donc que j'y coure ?

L'HOMME GRAS. — Son Altesse veut peut-être un Ministre des Finances, un homme bien portant, ça inspire confiance.

(Le Moine discret a fait le tour des invités en un clin d'œil, Joseph Prudhomme est entouré : « C'est un prince, c'est un prince », murmure qui grandit, grossit et souffle autour de sa personne à lui donner le vertige.)

LA PRINCESSE VASELINE, avec une révérence. — Monseigneur n'a pas besoin d'une dame d'honneur ?

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Ou de déshonneur ?

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Mais je ne suis pas prince. Pourquoi voulez-vous que je sois prince ?

L'HOMME A L'ENVERS, après un signe à ses compagnons le Peau-Rouge et le Débardeur. — Nous respectons l'incognito de Son Altesse... (Il hurle.) Vive le Prince !...

TOUS LES MASQUES, entourant Joseph. — Vive le Prince !...

JOSEPH PRUDHOMME fils, au centre des masques. — Il paraît que je suis prince. (Il tend la main à Vaseline). — Ouvrons le bal !...

(Quadrille... L'Homme Gras fait vis-à-vis à Joseph, les Chicard, Houzards, Pierrette, Colombine, forment une contre-danse échevelée. L'Homme à l'envers, le Peau-Rouge et le Débardeur en pirouettant ont disparu. Bacchanale. Joseph presse sur son cœur la princesse Vaseline dans l'empirement de la danse. L'électricité s'éteint. L'orchestre et les danseurs ne s'arrêtent pas dans l'ombre. Il semble pourtant qu'un instrument a fait un couac étrange et douloureux comme un cri d'agonie. La lumière se rallume. Joseph Prudhomme qui a senti dans l'obscurité qu'on lui retirait son manteau, et n'y avait fait, vu le lieu, aucune objection, se trouve de nouveau en Paillasse.)

LA PRINCESSE, le repoussant. — Ah ! encore le Paillasse.

A quelle heure te couche-t-on ? (Elle repousse Joseph qui manque de tomber à la renverse.)

LE MOINE. —

Le prince a disparu. Où est le prince ?...

UN SINGE, à l'oreille du Moine. —

Nous venons de le voir disparaître avec deux amis et une dame.

LE MOINE. —

Respectons son incognito.

UN SINGE. —

Notre police est bien faite...

JOSEPH PRUDHOMME fils. —

Décidément, ces aventures de bal masqué sont bien fugaces... J'ai soif. Quelle est donc cette petite Vaseline pour être si fière ?

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Rien qu'une petite bonne à tout faire sur laquelle on a fait le pari qu'elle serait prise pour une Princesse...

JOSEPH PRUDHOMME fils candide. — Comme moi !...





Au fond c'est très ridicule tous ces mystères, ces intrigues de bal masqué... Il ne se passe rien.

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Tu crois ?



JOSEPH PRUDHOMME, qui avale coup sur coup plusieurs verres de champagne. — Parfaitement ! Et ce décor italien pour faire croire à des drames et des aventures ! Ah ! je le connais maintenant le carnaval.. C'est comme leurs maisons de carton. C'est vide.

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Tu crois?...

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Mais oui ! Tenez, un coup de pied dans la porte et j'entre.

(Joseph Prudhomme, tout à fait gris, vient d'entrer dans un petit palais.)

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN, sur le seuil. — Tout n'est pas comédie au bal !...

JOSEPH PRUDHOMME fils, voyant une ferme sur le plancher. —

Tiens ! Ils y ont mis un mannequin, avec du rouge pour faire croire qu'il y a un cadavre !... La bonne blague ! Il a un masque rouge et un plastron rouge... (Il s'est approché plus près, il voit un grand homme en costume de radjah étendu à terre.) Ah ! Ah ! Ah !... un déguisé en mort... C'est trop drôle !...

(Ses éclats de rire ont attiré l'attention. Trois singes sont entrés dans la maison avec lui ; un seul cri, un seul geste, et ils lui ont mis les mains au collet.)

LES SINGES. — Assassin !... Assassin !...

(Il est aussitôt entraîné dehors.)

LE MOINE, se plaçant devant la porte pour répondre aux anxieux. — Ce n'est rien, c'est une farce.

JOSEPH PRUDHOMME fils, criant. — Une farce ! On a tué un homme là-dedans...

LES MASQUES, riant. — Elle est bien bonne !

JOSEPH PRUDHOMME fils, à qui les singes ont passé le cabriolet pour l'emmenner. — Au secours ! Au secours ! Ce n'est pas moi ! Au secours !...

LES MASQUES, dansant une farandole autour d'eux. — Paillasse ! aillasse ! Il faut pendre Paillasse ! Tu vas crever Paillasse ! Paillasse ! Paillasse !

(Rires assourdissants. Musique. Cortège.)

LE MONSIEUR EN MANTEAU VÉNITIEN. — Tout n'est pas comédie au bal !

LE CLOWN. — Bonsoir, M'sieurs, Dames !

JOSEPH PRUDHOMME fils. — Au secours ! Au secours ! C'est pas moi qui ai tué l'homme blanc qui a le cœur tout rouge.

(Il se démène et tombe.)

UN GARÇON DE L'HÔTEL, qui balaie le matin, le ramassant sous une banquette. — Voyons, Monsieur, a-t-il fallu que vous vous ennuyiez hier pour vous être endormi comme ça...

CLAUDE BERTON.



SON NOM

Mélodie

Paroles de JULIETTE SAMUEL. — Musique de EMILE PESSARD

A Mademoiselle E. Velder de l'Opéra-Comique

Son nom

Paroles de
Juliette Samuel

Mélodie

Musique de
Emile Pessard

N° 2 pour Mezzo-Soprano ou Baryton

Mod° assai

Son nom ? Si vous le demandez Je serai tenté de le dire ; Si, par hasard, vous l'apprenez Vous

Mod° assai

rit a 6°

le verrez à mon sourire. Car, au risque de me trahir, Quand on parle de sa beauté

Suivez cresc

Retenu à volonté a 6° Plus large, a 6°

Tout mon être doit resplendir d'amour de joie et de fierté.

Suivez a 6° Suivez a 6°

mf ff

Ped * Ped * Ped *

P rall a 6°

Si devant moi vous osez dire Quelle est incostante, ... fri-vo-le ... Vous me verrez a -

a 6°

Suivez

rit *a 6°*

- lors pâlir Sans murmurer une pa- role

Le nom, qui tout bas prononce

pp *suivez* *pp*

ritard *a 6°* *rit* *pp*

Le joli nom qui me con- so- le

Est comme un bruit d'oiseau qui vole Autour de moi pour

a 6° *très ralenti* *Presser* *f* *rall e dim.*

me charmer... Mais vos yeux de- vien- nent si doux... Est- il donc vrai qu'en ce mo- ment Je vais pouvoir, à vos

pp *Presser* *crese.* *f*

rall. *Lent* *pp* *a 6°*

- nous, Dire ce nom très douce- ment?...

una Corda *Lent* *Tre Corda* *a 6°*

pp *rall* *mf* *pp* *mf*

pordando *una corda* *pp* *Ped* *gva* *gva*

Autographe musical inédit
offert au Sigano
Paris 1906
Eugène Pessard

Droits d'exécution, traduction, reproduction
réservés pour tous pays, y compris la Norvège,
la Suède et le Danemark.

Copyright de Pessard, Paris



Le Péril de la discrétion

Nouvelle inédite de GEORGES LECOMTE

Illustration de J. BESSON

— Quels bons êtres que M. et M^{me} Genevrier ! Exquis ! Merveilleux tout simplement ! proclamait-on en chœur chaque fois qu'il était question de cet aimable vieux couple qui regardait passer les farandoles de la vie avec un rire indulgent.

— Des figures d'autrefois ! appuyaient avec une intention de blâme certains dénigreur, en vérité fort comiques, de la société moderne au milieu de laquelle ils s'ébrouent, se démènent, plastronnent et dont, tout en maugréant contre elle, ils ne peuvent se passer.

— Gare aux interprétations malignes ! Vous avez une façon d'en faire de vieilles perruques ! risquaient de facétieux jouvenceaux...

— Des âmes de douceur et de bonté ! De vraies âmes de cristal, quoi !

— Précieux, mais fragile ! continuaient les jeunes gens moins narquois pour le ménage Genevrier que pour ces maussades apologistes, trop acharnés à mettre dans leurs louanges un reproche au monde d'aujourd'hui.

Bientôt d'ailleurs, comme toujours lorsqu'on parlait de M. et M^{me} Genevrier, les anodines plaisanteries s'éteignaient

sous l'averse des compliments. Il suffisait que leur nom fût prononcé pour que, aussitôt, l'éloge rebondît de bouche en bouche ainsi qu'un volant sur des raquettes promptes à la riposte.

— Jamais une pensée basse ni un sentiment vil !

— Ni causticité ni parole de haine !

— Sous les neiges de la vieillesse, leur âme est restée aussi fraîche que jeune leur figure...

— N'empêche, insistaient les jouvenceaux taquins que, malgré tant d'exquises et nobles vertus, vous les redoutez comme le spleen ou l'ondée ! Sans doute vous leur rendez hommage, mais au galop, entre un tour de valse et quelque éclat de rire, lorsque vous ne pouvez pas faire autrement... Leur âme de cristal vous trouble si fort que vous ne les recherchez guère comme témoins de votre sarabande... Vous ne leur en laissez voir que l'indispensable. Ne les invitant qu'à vos fêtes pour ainsi dire officielles, vous vous gardez bien de leur faire signe pour vos vrais plaisirs. Vous craignez que cette candeur, tant vantée, ne vous gêne dans vos ébats...

— Ils ne sont pas de notre âge, voilà tout !

— Ne venez-vous pas de glorifier leur éternelle jeunesse ?



CAUSERIE

Reproduction interdite

Dessin de J. A. PORTAIL, Ecole française, XVIII^e siècle. (Musée du Louvre)

Ayuntamiento de Madrid

Avec ça d'ailleurs que vous n'associez pas à vos parties folâtres certains couples du même temps, aux mérites desquels vous sonnez de moins brillantes fanfares, mais dont les âmes moins éthérées ne vous causent point semblable malaise...

— Simple hasard !

— Vous ne vous souciez pas non plus de les avoir comme partenaires dans le jeu, si passionnant, de vos débinages mondains !... Si leur ingénuité amuse votre malice, elle lui fait honte aussi. Leur bonté paralyse toute malveillance. Devant ce sourire indulgent, on n'ose plus risquer une insinuation maligne, une calomnie, un brocard. Autant dire que toute conversation devient impossible !

Il n'y a plus qu'à fermer son salon... Avouez que dès que ces fossiles ne sont plus sous vitrine, ils deviennent encombrants...

— Paradoxe ! Calomnie !

— C'est presque toujours ainsi qu'apparaît la vérité ! Mais que la preuve est donc facile : Avant ce chœur à la gloire de M. et M^{me} Genevrier, nous nous sommes follement divertis selon les usages du monde, c'est-à-dire que nous avons beaucoup flirté, médité, conté des histoires scabreuses et malmené le prochain. Que l'un des époux Genevrier entre soudain ici avec l'auréole de sa magnanimité rayonnante, et je gage qu'aussitôt, tout en lui faisant risette, vous vous en écarterez — avec bonne grâce certes, mais avec promptitude — pour vous divertir à votre aise des malignités pittoresques qui amusent le monde, des anecdotes graveleuses dont se réjouit son cynisme et des audacieux flirts bons à distraire son spleen...

— Mon Dieu, je ne dis pas... Un peu réfrigérantes leur indulgence sereine et leur noblesse ! Leur regard étonné pour la plus anodine roserie vous a tout de suite l'air d'un blâme !... Mais tout de même vous exagérez !... Les Genevrier sont des gens exquis qu'on prend plaisir à vénérer autrement que de loin... Pour ma part, j'ai bien des fois tenté de les faire sourire... avec des malices pas trop effarantes pour leur candeur, évidemment ! Et si avec eux je n'abuse pas de ce genre de causerie, c'est moins par crainte de leur réprobation que parce que je les sens peu régalez par nos potins au vinaigre, au poivre et à la cantharide...

— C'est-à-dire, mon bon, sous une forme plus brutale, que vous constatez le besoin de parler aux nobles époux Genevrier d'autre chose que des croustillants et pervers ragots mondains qui constituent le fond éternel de toute conversation mondaine... Et comme, en bon rôdeur de salons que vous êtes, c'est avec les galants pourchas, la seule affaire qui vous amuse, vous fuyez ainsi qu'une pénitence les « magnanimes » Genevrier qui vous assomment...

— On leur rend hommage !

— En cinq sec... et on se hâte de prendre ses dis-

tances... Certes, on se pavoise volontiers d'un tel couple... Ils sont à eux deux un trop magnifique pavillon pour qu'on le néglige ! Mais avec quelle désinvolture on les sème dès que l'envie vous prend de rire un brin...

— Ce souci même de ne pas les effaroucher par le piment de nos historiettes, n'est-ce pas le plus significatif des hommages ?

— Sans doute ! Seulement méfiez-vous : à ce jeu plein de respect et de déférence vous risquez d'en faire des étrangers à votre monde d'aventures brillantes, folichonnes et complexes... Bientôt leur sereine ignorance du scandale y deviendra un péril..

— Expliquez-moi, mon cher... Je ne comprends pas...

— Chut ! Voici dans leur rayonnante naïveté ces Philémon et Baucis du monde !... Plus tard... Ou mieux encore, au lieu de courir à l'éternel chuchotement des fades rosseries, dont vous devez être las, observez, écoutez dans le sillage de ces braves gens, et vous n'aurez sans doute plus besoin de mes commentaires...

*
* *

Gracieux en dépit de leur vieillesse, et d'une timidité charmante malgré leur prestige social, leur fortune et leur longue habitude du monde, M. et M^{me} Genevrier, soudain apparus au seuil du premier salon, s'approchaient au milieu des hommages avec une majesté qui, n'étant pas une attitude, ne résultait que de leur dignité intérieure et de leur grande âme lumineuse. Les têtes se courbaient à leur passage, les regards offraient des sourires déferents, et c'étaient en de jolis sourires encore que s'épanouissaient les lèvres des femmes, suspendant une seconde leurs flirts, leurs malicieuses caque-

tages, et balançant avec une grâce mutine leurs petites têtes empanachées. On eût dit deux personnages de portraits anciens qui, descendus de leur cadre, se fussent avancés, avec une affabilité et une grandeur un peu d'autrefois, sous les éblouissantes girandoles modernes. Ils ne devaient pas marcher autrement lorsque, tout jeunes époux, lui vingt-cinq ans, elle vingt ans — un demi-siècle depuis cela — ils entraient jadis, inconnus, sans faste et sans gloire, dans les quelques salons où leur tout neuf bonheur allait chercher des raisons de mieux chérir la solitude.

Sous ses cheveux blancs, M^{me} Genevrier gardait comme un charme timide de jeune fille et paraissait toujours prête au geste pudique d'une révérence. Quant à son mari, bien que, par la seule noblesse de son port de tête, il semblât regarder de très haut toute cette humanité fébrile et jacassante, il restait simple, discret et comme un peu craintif. On sentait que le clinquant tohu-bohu du monde étonnait toujours sa quiétude. Pourtant, combien de générations de fantoches avait-il vu se trémousser aux lumières, que de hanneçons il avait entendu bourdonner sous les lustres, depuis que, jeune





ingénieur, d'abord au service des autres, ensuite travaillant pour sa propre gloire, il avait créé tant d'œuvres propices à l'aise du monde ! Mais, précisément, il ne s'était mêlé à leurs jeux et à leurs rumeurs que, en sage optimiste qu'il était, pour ne pas se donner l'allure d'un homme qui boude contre son époque. Et de si bonne grâce qu'il eût participé à ces futilités ébats, tout juste propres à le distraire de son labeur joyeux et harassant, jamais il ne s'était senti de plain-pied avec la pimpante fourmilière. Sa femme qui, jamais non plus n'avait rien donné d'elle-même au monde, continuait à y éprouver une sorte de malaise émerveillé qui lui rendait plus précieuse encore sa vie grave et tendre. Mais toute cette folie l'amusait comme un défilé pittoresque, brillant, radieux, que l'on prend plaisir à voir passer d'un peu loin. Enfin, ainsi que son mari le lui disait avec son aimable sagesse, était-ce au moment où le monde risquait d'écarter de leur grand âge sa gaie farandole, qu'ils devaient d'eux-mêmes en fuir la distraction, fort plaisante en somme ? Ils venaient donc souvent au milieu des rires, des papotages, des lumières et des musiques, et ces deux vieillards y apportaient un beau sourire plein de jeunesse, plein de candeur, charmant contraste avec le vieux sourire madré et grimaçant de tant d'êtres qui, sur la foi de leur état-civil, se croyaient jeunes...

* * *

Maintenant qu'ils ont échangé quelques paroles cordiales avec les maîtres de maison déjà en fuite vers d'autres shakehands, vers d'autres politesses, vers d'autres : « Comment allez-vous ? Tallez-vous ? Tallez-vous ? », M. et M^{me} Genevrier, s'ingéniant à ne dire que des mots affables, s'entretiennent

avec tous ceux qui, pressés de courir à de folâtres jeux, ont pourtant l'orgueil d'une telle relation et viennent en hâte offrir à l'antique couple le salut d'usage.

Fidèle à la recommandation de son ami, le causeur que nous avons entendu au commencement de la soirée, écoute ce murmure de gentillesses avec l'espoir d'y découvrir la secrète pensée de son partenaire.

— Quelle plaisanterie ! se dit-il en prêtant l'oreille à ce chassé-croisé de gracieuses fadeurs... Voilà des gens qui mettent toute leur délicatesse de cœur et d'esprit à être aimables... Ils ignorent le fatras des scandales, des aventures, et des scabreux mystères du monde, qu'on leur cache avec une si belle déférence... Nul risque donc qu'ils s'y empêtrent ! Et d'ailleurs en auraient-ils perçu certaines bribes qu'ils sont bien trop indulgents et pitoyables pour s'y permettre la moindre allusion !... Alors je ne vois vraiment pas comment ces êtres exquis, admirés, respectés, si pleins de tact, si désireux de faire plaisir, pourraient devenir soudain périlleux et impossibles !... Si je n'étais bien sûr de la claire raison du camarade qui ne passe point pour un pince-sans-rire, je croirais à quelque facétie !... Bah ! Regardons ! Écoutons ! Puisque aussi bien c'est la meilleure amusette du monde !

Avant de s'asseoir sur les fauteuils que de plus jeunes invités venaient de leur offrir, M. et M^{me} Genevrier les remercièrent par une parole qu'ils voulurent d'une toute particulière bonne grâce :

— Charmés de vous apercevoir dès l'entrée, dirent-ils à l'homme qui s'était levé pour leur faire place, nous espérons bien que vous nous amènerez vite votre charmante femme, si belle et à qui son bonheur va si bien... Nous l'aimons

beaucoup, vous savez!... Et, comme un fait exprès, voilà presque des mois que nous ne l'avons rencontrée...

— Bien aimables!... Merci, répondit l'invité, éperdu de gêne sous les yeux de sa compagne fortuite qui, plus mal à l'aise encore, épiait les physionomies sarcastiques d'alentour... C'est que précisément ma femme n'est pas là... Neurasthénie... Grands soins... Elle ne sort plus guère... Le repos à la campagne lui ne serais



est recommandé... Je pas surpris qu'elle dût passer une partie de l'hiver sur un rivage du solcil...

— Rien de grave au moins?... Fatigues de saison dont le grand air guérira bientôt... Dommage! Vous faites un joli couple bien agréable à voir... Dites-le lui en notre nom...

— Trop aimables!... Merci!... Au revoir! balbutia derechef, avec un rire convulsif, l'invité cherchant à fuir et dont la compagne, inquiète, n'avait pu tenir sous les regards narquois de l'assistance, évidemment mieux renseignée, et qui déjà, au bras d'un autre partenaire secourable, s'était soustraite à ce difficile colloque...

Pittoresque comédie par laquelle notre observateur à l'affût était fort intéressé, car, très au courant de toute l'anecdote salonnrière, il s'expliquait le trouble des deux flirteurs et goûtait tout le douloureux comique de cet incident.

— Patatras! se dit-il in petto... Le coup de massue de la réjouissante gaffe!... Mais dans quel ermitage de vertu se calfeutrent donc ces terribles naïfs?... Alors que tout Paris est déjà las d'avoir trop souri de l'aventure, ils en sont encore à ignorer que le fringant compositeur Monistrol, séduit par la vaniteuse M^{me} de la Luette (laquelle brûle de se pavaner au bras de ce jeune maître de la musique française), outrage sa charmante femme d'un abandon quasi-public, la relègue au logis où elle sanglote sur son amour meurtri et, à force d'humiliations, l'accule peu à peu au divorce afin de pouvoir épouser l'astucieuse rivale, qui n'a certes ni sa jeunesse ni sa beauté, ni son frais amour, mais qui l'émerveille par toute sa perverse élégance... Quel barbotage en plein drame! Puisqu'ils vont dans le monde et sont exposés sans cesse à de telles bêtises, comment leurs intimes ne leur révèlent-ils point ces chausse-trapes dont le monde est parsemé et où ils peuvent à tous les pas se laisser choir?... Mais suivons notre couple si dangereusement sincère, puisque le voilà qui se lève pour une croisière au milieu du salon... Mon Dieu! combien d'écueils partout pour leur ingénuité mal avertie!... Que n'ai-je le droit de me faire leur pilote!...

En effet, M. et M^{me} Genevrier ayant eu, dans le coin où ils s'étaient réfugiés, quelque loisir pour « prendre l'air » du salon et retrouver leur quiétude que le brusque tohu-bohu du monde déconcertait toujours un peu, promenaient maintenant au milieu des groupes la lumière de leurs calmes regards et la jeunesse de leur sourire, distribuaient au passage toute la grâce de leur cœur.

Il fallait voir avec quelle hâte on suspendait les propos acerbes ou scabreux chuchotés sous l'éventail, pour leur faire

risette candide, et avec quel frémissement, dès qu'ils étaient plus loin, on se remettait au papotage pervers ou dénigreur!

Arrivés tout près d'une impérieuse dame, aux chairs maflues dans une robe pourpre, qui, à l'abri d'un paravent, recouvrait de son emphase un jeune homme ratatiné, ayant déjà l'air las et fourbu d'un vieillard, M. et M^{me} Genevrier, qui la croyaient vertueuse et ne se doutaient point des pathétiques péripéties de ses tendresses successives et contradictoires, crurent la ravir en lui disant avec cordialité :

— Quelle bonne chance de vous trouver ici ce soir! Précisément, nous voulions vous écrire demain... Il y a si longtemps vous ne nous avez fait le plaisir de venir dîner à la maison... Comme nous cherchons toujours à grouper des gens dont les goûts s'accordent, nous nous sommes rappelé votre passion de ces derniers hivers pour les estampes japonaises, et nous avons réuni, pour vous plaire, quelques japonisants de mérite :



M. Théodore Duret, M. de Camondo, M. Vever, M. Gonse, et, à côté de ces maréchaux de la collection nipponne, quelques brillantes recrues, entre autres ce jeune M. Gabriel d'Aigueperse dont, un jour, chez des amis, l'enthousiasme — fort bien renseigné, ma foi — avait paru vous intéresser... Vous savez que nous tenons à ce que nos amis se plaisent chez nous!... Cela vous va-t-il?...

— Vous êtes mille fois aimables... Votre affection a autant de mémoire que de délicatesse... Ce serait avec plaisir... Mais, vous savez, les goûts se lassent et changent... surtout en matière de collections... Rien n'est plus capricieux... Une saison, on se toque de reliures... Quelques années plus tard, on fait les tabatières et les boîtes XVIII^e siècle... Je l'avoue à ma honte, le Japon m'a causé quelques déboires et j'en suis à jamais guérie... Bazardées, toutes mes estampes!... Je ne peux même plus entendre parler de cet art qui m'apparaît aujourd'hui mesquin et monotone... A présent, il n'y a plus que le gothique français qui me passionne... et Monsieur, que je vous présente en passant... — M. Emile Cervelas!... M. et M^{me} Genevrier! — était précisément en train d'éduquer tant soit peu la néophyte que je suis... Vous êtes trop bons, l'un et l'autre, pour ne pas excuser ma fantaisie... Ne comptez donc pas sur moi pour le dîner japonais... et si vous avez quelques gothiques autour de vous, faites-moi la grâce de les mobiliser pour moi un autre jour...

— Entendu! Nous chercherons parmi nos bibeloteurs fidèles... nous devons avoir de quoi faire cortège à votre toquade présente... Mais heureusement que nous vous avons rencontrée ici ce soir! Sans cela, rassasiée du Japon comme vous l'êtes, quelle fâcheuse indigestion vous en auriez prise chez nous! Jamais vous ne nous l'eussiez pardonné...

Et les deux époux s'éloignèrent, ravis, cherchant déjà dans leur tête quels compagnons assortir avec la néogothique, mais sans avoir perçu la nervosité de la dame, les saccades de sa voix et l'exubérance de ses gestes, non





plus que le blême refrognement et le mutisme rageur du nabot parcheminé...

Ces symptômes de malaise ou de rage n'échappèrent point à notre observateur tenace qui leur faisait cortège, d'autant plus que, fort averti, il en savait la cause aussi bien que tous les fidèles de ce petit monde...

— Ah! les malheureux! Encore une révérence au milieu des spectres!... Quel tintamarre dans le bonheur présent avec ce rappel du passé!... C'est d'une bouffonnerie lamentable... Comment les laisse-t-on s'aventurer ainsi?... Tout un drame palpitant dont notre monde a suivi depuis trois ans les phases!... Au sortir même de l'Ecole Normale, le jeune M. Cervelas, très attentif auprès de notre luxuriante matrone, la dégoûta d'un amour déjà vieux pour un sportsman et ses collections de cannes, mais sans autre profit — à la vérité un peu décevant pour son rêve — que de la voir se jeter dans les bras d'un Japonisant de ses amis, M. Gabriel d'Aigueperse... Et c'est à lui que, après une patiente lutte de trois années, il vient triomphalement de la ravir... La vente toute récente des estampes japonaises réunies par la dame avait été le signal de sa servitude éperdue à un nouveau maître... Altercation... Coup d'épée... Quinze jours d'un bonheur frénétique... La maison de l'opulente personne s'emplit déjà des débris de nos cathédrales... Et c'est dans toute la nouveauté de cette idylle gothique que nos naïfs Genevrier tombent avec leurs souvenirs japonisants!... C'est une telle gaffe qu'on aura du mal à la croire involontaire!... Ah! maintenant, je commence à percevoir les craintes de mon fûté camarade : avec leur noblesse, qui écarte d'eux les grandes lames et les vaguelettes de la médiocrance, qui les préserve de tout égratignage, ils finissent par

être plus nuisibles que s'ils étaient hargneux et friands de stupre... Bouffonnerie bien mélancolique!...

*
*
*

Tel était en effet le sort déconcertant de M. et M^{me} Genevrier. Bien qu'ils fussent des habitués et des favoris du monde, ils s'y trouvaient un peu comme des étrangers au milieu des compliments et des sourires qui, à leur passage, leur en cachaient les grimaces, les intrigues, les scandales. La troupe de l'artifice, si douée d'astuce et de souplesse, excelle à se modeler sur les personnes de grand prestige social qu'elle veut séduire, à singer pour une minute — le temps d'un cabotinage fructueux — leurs habitudes d'esprit et de parole. Aussi, dès que M. et M^{me} Genevrier entraient dans un salon, frôlaient un groupe, ils avaient l'agrément de n'entendre aucun ragot cruel, de ne voir que regards célestes chercher la douceur de leurs regards, qu'angéliques sourires provoquer leurs sourires de bonté. Comédie bien réjouissante pour un observateur de sang-froid! On eût dit que, à leur approche, l'humanité salonnrière se transformait. Jeunes et vieux ayant souci de ne pas leur déplaire, soit à cause d'un intérêt d'orgueil ou d'argent, soit en raison du lustre qui résulte de l'intimité avec des personnages notoires, cossus et d'une si haute valeur morale, tous s'ingéniaient à paraître candides, amènes, généreux, indulgents. Que le monde avait donc de grâce, de vertu et de saine gaité au passage de M. et M^{me} Genevrier! Plus de felleuses allusions, plus d'anecdotes scabreuses, plus de sarcasmes barbelés, plus de perverses et dégradantes intrigues! L'humanité n'était que mansuétude et douceur.

Malheureusement, M. et M^{me} Genevrier ne passaient pas assez souvent! Dès que leurs impressionnantes silhouettes avaient disparu, la grimace du suave sourire se détendait vite, les lèvres, tout à l'heure offertes en douces fleurs de joie, se contractaient pour de nouvelles morsures, et les regards, un instant sérapiques, s'aiguisaient de malice ou s'alourdissaient à nouveau de lascivité. Mais qu'importe? M. et M^{me} Genevrier étaient loin. Comme les hauts chefs sur le passage desquels s'élèvent les vivats et les hymnes, et qui, ne traversant la foule que dans l'exaltante rumeur des acclamations, ne soupçonnent pas les détresses, les rages et les vilaines ruses en effervescence derrière eux, M. et M^{me} Genevrier partaient ravis d'eux-mêmes et des autres, convaincus que le monde n'était que grâce et droiture, plus fidèles que jamais à leur magnifique et candide optimisme!

C'était même à se demander comment, avec pareil bandeau sur l'esprit, M. et M^{me} Genevrier avaient pu triompher dans la vie, ne pas chopper à toutes les pierres de la route, ne pas se meurtrir à toutes les embûches des hommes qu'ils paraissaient si mal connaître!

Leur illusion, à vrai dire, n'avait pas toujours été aussi fantastique. Sans quoi ils eussent été à l'avance des vaincus. C'est l'âge et le succès qui, peu à peu, leur avaient valu cette sérénité. Leurs contemporains, tout d'abord, à cause de l'habitude qu'ils avaient de s'ébaudir en leur présence, ne se détournaient pas d'eux pour se régaler des aventures réelles ou imaginaires dont s'alimente la causerie sous les lustres. Et l'aimable couple Genevrier n'était pas tout à fait ignorant des abracadabrantes péripéties du carnaval mondain, au milieu desquelles il pouvait ainsi se mouvoir sans trop de risques. Personne ne s'apercevait du malaise que ces damnables allusions causaient à M. et M^{me} Genevrier, découvrant désormais dans la vie de plus nobles intérêts et de plus beaux rôles; mais, plus perspicaces, des figurants nouveaux de cette farandole qui se rajeunit sans cesse, devinèrent la peine dont on affligeait le charmant couple par tant de hargne, d'hypothèses scandaleuses, d'aventures cyniques.

— Méfiez-vous, dirent-ils à leurs amis plus anciens... Vous les consternez! et vous risquez fort de leur donner de vous une opinion fâcheuse... Ils ne voient point le monde si méchant et jugent probablement avec défaveur ceux qui sont assez subtils pour l'apercevoir tel qu'il est... Si vous tenez à eux, prenez garde!

Comme on tenait à eux, en effet, à cause de leur richesse, de leur importance et de leur belle allure, on y prit garde très attentive, et l'on ne tarda pas à reconnaître que, selon l'avertissement de la bonne vigie mondaine, la chronique perverse déconcertait notre ménage au cœur serein.

Dès lors, à partir de ce moment, pour M. et M^{me} Genevrier, la solitude commença sous l'apparente fête dont on les honorait partout. On s'écarta d'eux pour chuchoter malices égrillardes et galants mystères. De saison en saison, cet isolement devint plus sérieux. Et bientôt toute l'anecdote scabreuse du monde leur échappa.

— Je comprends! murmura l'observateur que nous vîmes au début si étonné des paroles de son ami... Ils marchent comme deux aveugles au milieu des fleurs... Fleurs vénéneuses, peut-être, mais tout de même très jolies... Ils ont beau

sourire et prodiguer les gestes gracieux, ils ne les saccagent pas moins au hasard de leurs pas hésitants... Et, dame, les jardiniers, qui longtemps tolérèrent leur gaucherie à cause du prestige que leur visite donnait à leurs parterres, finissent par trop en souffrir et les tiennent à l'écart de leurs semis, de leurs floraisons... Deux ou trois années encore de ces exercices périlleux et, dans la vie mondaine qui n'est possible qu'à force de tact, de finesse et de subtiles informations, nos deux excellents époux, qui n'ont jamais eu méchante pensée ni amer propos, qui jamais ne se permirent intrigue ni médisance, seront plus redoutés, plus haïs, plus impossibles que si, pendant un demi-siècle, ils avaient cancané, intrigué, médité!... Casse-cou! Casse-cou! voudrait-on leur crier pour les préserver des pittoresques abîmes que ces innocents ne soupçonnent même pas. Sans quoi pour eux bientôt, quelle vieillesse solitaire!...

*
*
*

Hélas! Aucun ami ne voulut courir le risque de passer pour un être de ruse et de malveillance en révélant au naïf ménage toutes les fantasmagories suspectes du monde où il vivait, personne ne consentit au sacrifice de troubler par de charitables révélations une candeur si optimiste!

Et après quelques nouvelles années de cette marche à tâtons au milieu des scandales et des ruses, dans une société frénétique, trépidante, où l'on change avec tant de prestesse d'époux, d'amis, d'opinions, d'intérêts, où tant de gens ne



restent pas six mois avec les tendresses et les haines qu'on leur a connues, M. et M^{me} Genevrier, bons, charmants et délicats, eurent tellement froissé d'amours-propres, réveillé de rancunes et de colères, gêné d'intrigues et de flirts, fait rougir certains êtres coupables d'abandon et de trahison, que, redoutés, fuis, tournés en dérision, ils finirent, en dépit de tous leurs mérites, par être tenus dans la plus rigoureuse quarantaine.

Ces époux exquis, pleins de bonne grâce et d'indulgence, qui jamais n'avaient voulu entendre ou se permettre un raconter féroce, étaient plus à l'index que tous les méchants, que toutes les astucieuses à la langue vipérine qui, depuis toujours, s'évertuaient à déshonorer leurs compagnons de parade !



En dépit du besoin qu'on avait d'eux pour toutes satisfactions d'intérêt ou d'orgueil, on préféra ne plus les voir. Tant il est vrai que si la vie mondaine tolère et même surexcite les pittoresques calomnies par derrière, elle n'est possible qu'avec la secourable

et souriante hypocrisie par devant.

M. et M^{me}

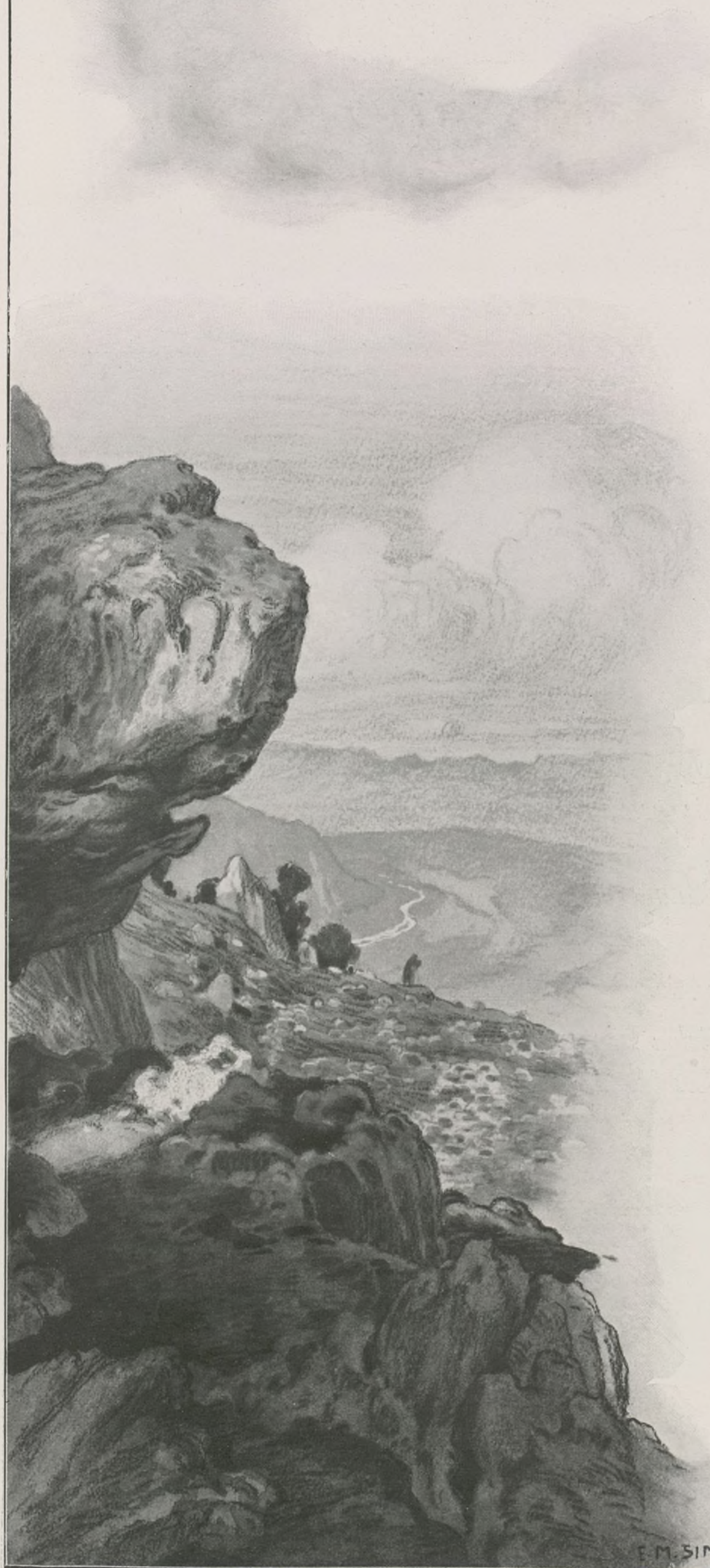
Genevrier, petit à petit délaissés, exclus des salons, se trouvèrent donc, un beau jour, réduits à être l'un pour l'autre leur propre et unique distraction, leur seul bonheur.

Et ils en eurent une joie si douce qu'ils se demandèrent, avec un peu de stupeur et de mélancolie, par quelle aberration ils avaient pu ne pas s'en apercevoir plus tôt !

GEORGES LECOMTE



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

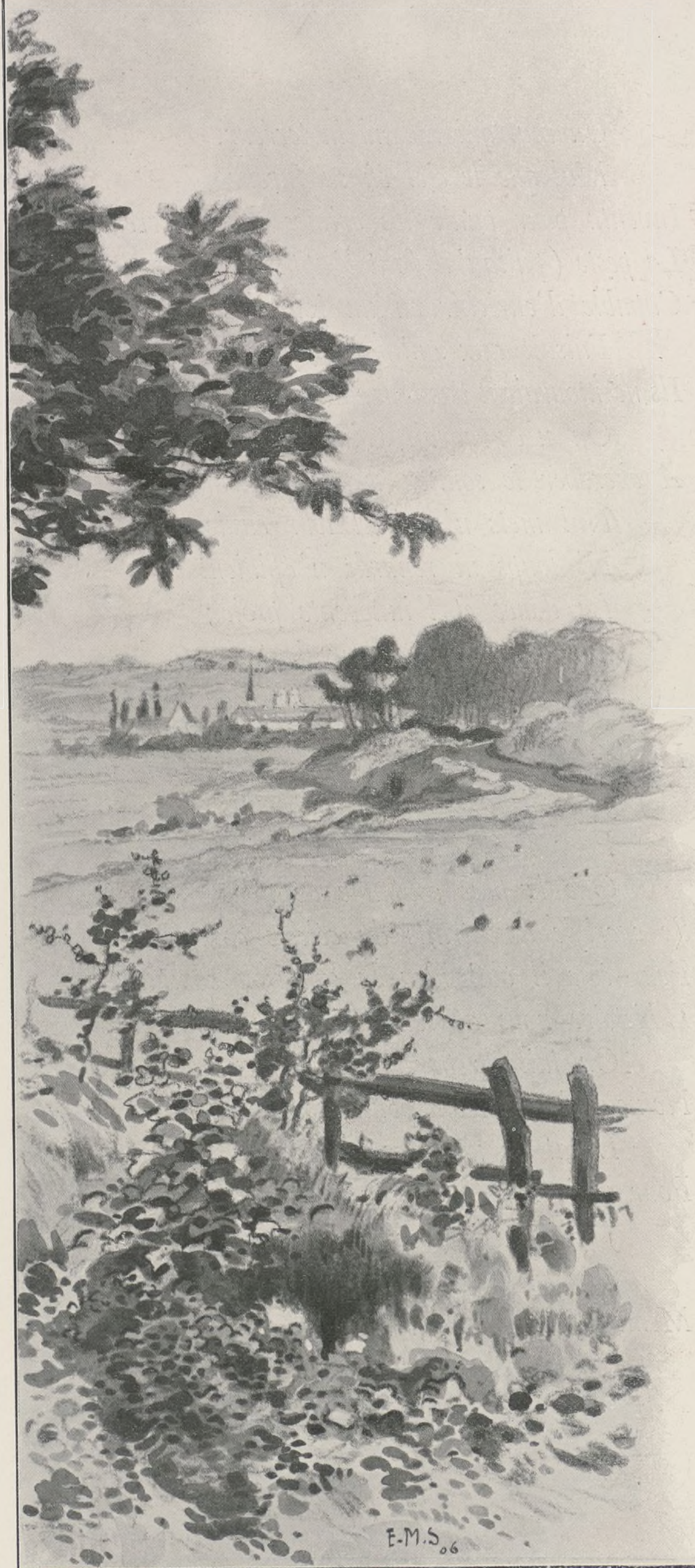


*Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.*

*Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.*

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M. LAUGIER, Sociétaire de la Comédie-Française
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA

Ayuntamiento de Madrid



*Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,*

Que le plus coupable périsse.

*— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.*

*Eh bien ! manger moutons, canaille, sottie espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,*

En les croquant, beaucoup d'honneur,

Et quant au berger, l'on peut dire

Qu'il était digne de tous maux,

Étant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimérique empire. »

Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,

Les moins pardonnables offenses :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples matins.

Au dire de chacun étaient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance

Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »

A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue

Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LA FONTAINE



Reproduction interdite

BOUDEUSE

Tableau de M. A. BELLEROCHÉ

Ayuntamiento de Madrid



LA PROMENADE DU BŒUF GRAS VERS 1820

Le Carnaval

Le carnaval, dont on a commencé à sonner le glas il y a pas mal de temps déjà, s'obstine à ne pas mourir. A la vérité, il se réduit à bien peu de chose. On ne se déguise plus guère et les bals masqués de l'Opéra — une vieille institution de la Régence — ont vu se terminer leur longue et brillante carrière. Il y a bien encore la cavalcade de la reine des reines, et, le mardi-gras ainsi que le jeudi de la mi-carême, on peut voir voltiger sur une foule joyeuse la neige multicolore des confettis. Le carnaval n'en paraît pas moins condamné.

Tandis que se prolonge son agonie, n'est-il pas intéressant de voir ce qu'il fut autrefois, notre vieux carnaval parisien? de le suivre au cours des siècles et d'étudier en lui un long passé de gaité et de joyeuse folie?

Passons sur les origines du carnaval, qu'on a voulu rattacher au culte de Janus, aux Lupercales et aux Saturnales, et négligeons le carnaval au moyen âge. Des jeux grossiers, auxquels l'église tentait vainement de s'opposer, des déguisements en bêtes, des mascarades où l'on faisait le cerf ou le veau, une joie lourde et brutale, c'est tout ce qu'il pourrait nous offrir.

Au XVI^e siècle, grâce à l'influence de l'Italie, on le voit s'affiner, perdre de sa grossièreté native. Ce XVI^e siècle est l'époque des mascarades élégantes et parées. Les gentils-hommes, la cour, le roi raffolent alors des divertissements du carnaval. Jamais, peut-être, n'ont été poussées si loin la manie du déguisement, la folie du masque.

On peut dire que le carnaval durait alors tout l'hiver. A la vérité, on ne pouvait se montrer sous un déguisement qu'à certains jours déterminés, à l'Épiphanie, à *carême-prenant* ou mardi-gras et à la mi-carême, mais l'usage permettait de

circuler en masque une fois la nuit venue, depuis la Saint-Martin jusqu'à la semaine sainte. Et, durant cette période, on pouvait voir, sitôt le soir tombé, des bandes de masques parcourir les rues, armés d'épées ou de bâtons, parfois accompagnés de musiciens et de valets portant des torches — se rendant à quelque fête en brillant équipage ou allant tout simplement jouer un *momon* dans une maison amie.

Ces visites de gens masqués étaient alors parfaitement admises, et, si étonnant que la chose puisse paraître, on les recevait sans que les visiteurs eussent à se faire connaître. Une partie de dés en était le prétexte, on venait jouer un *momon*. Après les compliments à la compagnie, chaque masque défiait une dame et si elle acceptait de jouer et que le masque fût heureux, celui-ci gagnait, par exemple, un bouquet ou un ruban, qu'il emportait comme souvenir. En retour, on offrait des dragées à la société et on prenait congé, la laissant souvent fort intriguée. La visite ne devait pas se prolonger au delà d'une heure, ou alors il fallait se démasquer. L'usage voulait de même que les valets attendissent à la porte et qu'on n'entrât dans les maisons avec des flambeaux que si l'éclairage y était insuffisant.

Cette coutume — que les maris jaloux, les frères ombrageux ou simplement les gens d'humeur paisible n'étaient pas sans voir d'un mauvais œil — s'est maintenue pendant les XVI^e et XVII^e siècles et même pendant une partie du XVIII^e. En 1737, on n'était pas encore, paraît-il, à l'abri chez soi des importunités des masques; une ordonnance de cette époque dut menacer de peines sévères ceux « qui entreroient dans les maisons et y prendroient place aux repas sans y être invités ».

Il faut croire, du reste, que bien qu'il y ait eu des abus, les choses se passaient assez convenablement, au moins dans



XVII^e SIÈCLE. — HABIT DE BROSSIER
Tiré des Costumes grotesques de LARMESSIN



FIGARO ILLUSTRÉ

les maisons. Mais dans la rue, ces mascarades nocturnes n'étaient pas évidemment sans nuire au bon ordre. On imagine facilement les bons tours, les excès de toutes sortes que pouvaient commettre dans le Paris des Valois, mal gardé et encore plus mal éclairé, ces troupes de gens masqués rivalisant de folie — surtout quand leur naissance leur assurait l'impunité pour le cas où les choses auraient mal tourné. Et

l'exemple venait de haut. Les plus grands seigneurs goûtaient fort ces divertissements, au XVI^e siècle, et les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas d'y prendre part.

On voit, par exemple, dans le *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er}*, que, durant le carnaval de 1517, ce prince et quelques jeunes gentilshommes de la cour « ne faisoient quasi tous les jours que d'estre en » habitz dissimulez et bigarrez, ayant masques devant leurs » visages, allans à cheval parmy la ville et alloient en » aucunes maisons jouer et se gaudir; ce que le populaire » prenait mal à gré. » Pour HENRI II, on sait par BRANTÔME que certain jour de mardi-gras « il fit une partye avec les jeunes seigneurs, princes et gentilshommes de sa court, d'aller en masques par la ville de Paris et à qui feroit le plus de folies... » Mais c'est surtout HENRI III qui devait se distinguer dans ce genre d'amusement. L'ESTOILE, dans son *Journal*, le montre le jour de *carême-prenant* de 1583, allant avec ses mignons « en masques par » les rues de Paris, où ils firent mille insolences et la » nuit allèrent rôder de maison en maison... » Et l'année suivante, il fait mieux : « Le jour de *carême-prenant* » HENRI III et MONSIEUR allèrent de compagnie, suivis de » leurs mignons et favoris, par les rues de Paris, à cheval et » en masque, déguisés en marchands, prêtres, avocats, et en » toutes sortes d'états, courant à bride avallée, renversant les

» uns, battant les autres » à coups de bâtons et » de perches, singulièrement ceux qu'ils » rencontroient masqués comme eux, » pour ce que le roi » seul vouloit avoir ce » jour privilège d'aller » par les rues en masque. » HENRI IV fut plus réservé; on sait cependant par le même L'ESTOILE, qu'il fit, en 1597, « une mascarade de sorciers et alla voir les compagnies de Paris ».

On doit se demander maintenant comment, quand c'étaient

là jeux de princes, s'amusait le bon peuple de Paris. Le bon peuple, eh bien! on lui défendait les mascarades. Seulement, il est probable qu'il ne se faisait pas faute d'enfreindre pareille prohibition. En tous cas, on n'a jamais vu tant d'ordonnances contre les masques, on n'a jamais tant légiféré sur le carnaval qu'au XVI^e siècle. On alla jusqu'à menacer des châtimens les plus sévères les hommes du peuple qui iraient par les rues en masque ou

seraient trouvés sous un déguisement. Ces ordonnances avaient en vue le bon ordre; mais elles tendaient aussi à faire des mascarades un privilège de l'aristocratie. Et l'on peut dire qu'elles y ont réussi en partie. Ce que l'on sait des *momons*, des fêtes et bals ouverts à tous masques n'aurait pas été possible évidemment si chacun avait pu se déguiser librement. Toutefois, on ne put empêcher complètement les mascarades populaires; mais on parvint du moins à les localiser; elles ne furent permises qu'à certains jours et à certains endroits déterminés.

* *

Le principal rendez-vous des masques a été longtemps à la porte Saint-Antoine. C'est près de cette porte, sur le grand bastion ou *boulevard* qu'on avait à sa gauche en sortant de Paris, qu'un peuple de badauds venait aux jours gras admirer la foule bruyante et bariolée des déguisés. Les mascarades qu'on voyait là ont été, paraît-il, assez brillantes à certaines époques. Au grand siècle, notamment, elles ont offert un spectacle fort divertissant.

Sous LOUIS XIV on voyait à la porte Saint-Antoine la plus amusante cohue de scaramouches et de matamores, de juges, de sergents et d'apothicaires, de bergères et de divinités de la fable — tout ce monde ivre de gaieté, dansant et criant à qui mieux mieux. Précédés de ménétriers, de joueurs de tambourin et de haut-bois, des bandes de joyeux compagnons circulaient parmi la foule. D'autres se montraient sur des voitures chargées à en verser. Et les gens de qualité venus en carrosse pour admirer le spectacle, prenaient parfois leur part à l'allégresse générale et jetaient les dragées — les premiers confettis — à pleines poignées.

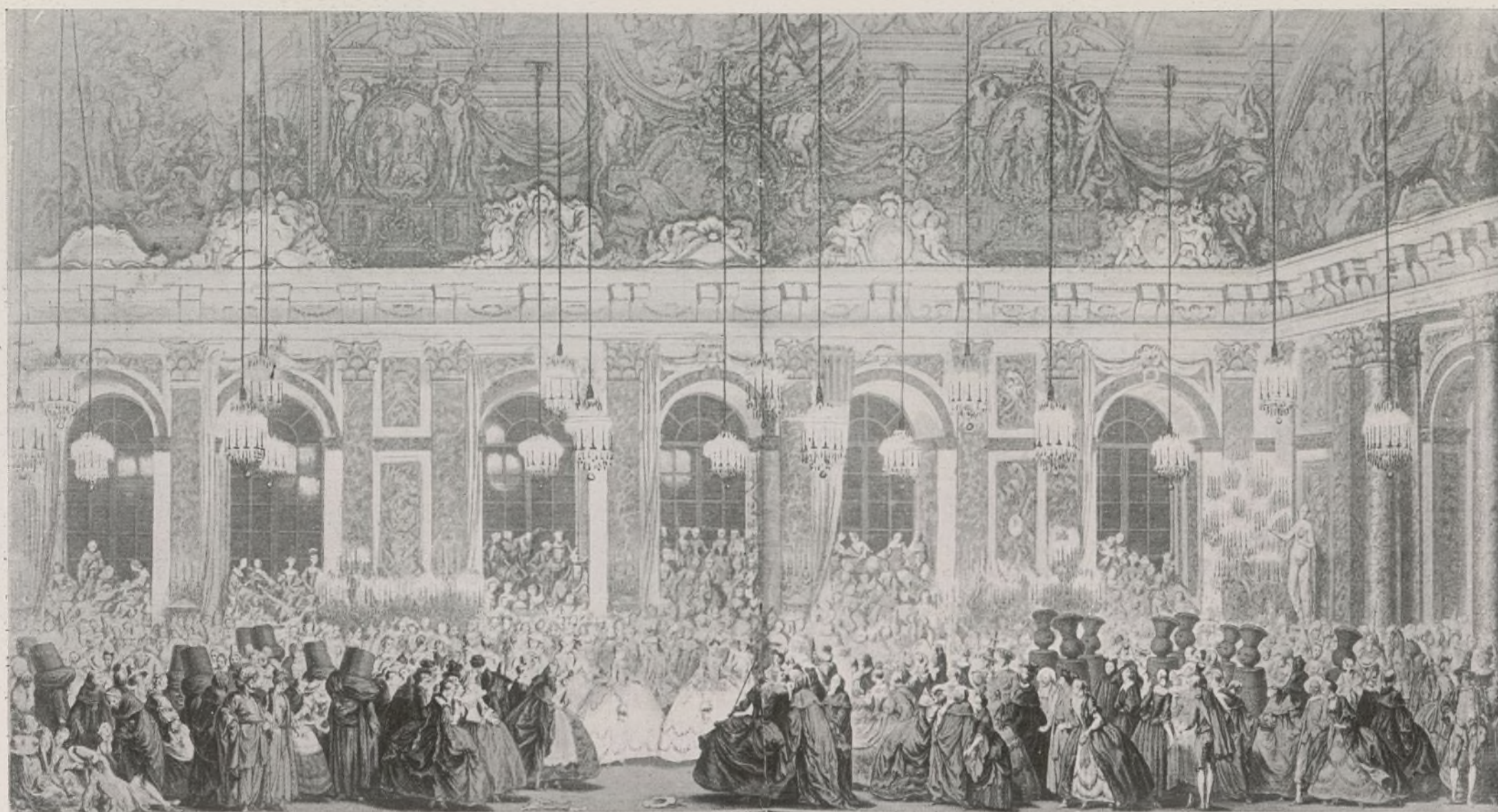
Voici au reste un petit tableau de ces mascarades en 1655, dû à LORET. Ces vers burlesques du gazetier ont au moins le mérite



TRAVESTISSEMENTS DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

Tiré des Mascarades de ROBERT BOISSARD

(Bibliothèque Nationale, Cabinet des Estampes)



BAL MASQUÉ DONNÉ A VERSAILLES (1745), A L'OCCASION DU MARIAGE DU DAUPHIN

Reproduction de l'estampe de COCHIN

de nous apprendre quels étaient alors les déguisements en vogue.

Mardi, multitude de masques,
Qui ridicules, qui fantasques...
Jusqu'au nombre de quatre mille,
Étoient sortis hors de la ville.
Les uns ressembloient des Chinois,
Des Margajats, des Albanois,
Des Amazones, des bergères,
Des paisannes, des harengères,
Des clercs, des sergents, des baudets,
Des Gorgones, des farfadets,
Des vieilles, des Sainte-n'y-touche,
Des Jean-Doucets, des Scaramouches,
Des gens à cheval dos-à-dos,
Des Scarabombillardos,
Et, ce qui causait des extases,
Des carrosses couverts de gazes
Après quoi couraient les enfants,
Et des charriots triomphants
Tous remplis de tendres fillettes...

Par la suite on a pu voir les masques se réunir sur d'autres points. Les mascarades du Cours la Reine, par exemple, ont eu leur heure de célébrité. Mais la porte Saint-Antoine n'en demeura pas moins le grand rendez-vous des déguisés. Et LEMIERRE, plus de cent ans après LORET, a chanté les réjouissances du boulevard.

Vers ces remparts témoins des combats de la Fronde,
Sous tes pas, ô folie, un peuple oisif abonde...
C'est là que se rallie, au cri du ridicule,
Le peuple travesti qui dans nos murs circule,
C'est là qu'un vaste amas de bouffons renaissants
En délire, en tumulte, attroupe les passants...

Seulement MERCIER prétend que « ce vaste amas de bouffons renaissants » se composait surtout alors de gens payés par la police. Dans son *Tableau de Paris*, il parle des quelques milliers de pauvres diables qu'on voyait aller « par bandes crottées » au faubourg Saint-Antoine pour y figurer « une allégresse fausse et mensongère ». MERCIER fait là de la politique et, en tous cas, exagère. Il est certain que le carnaval, après avoir été fort brillant pendant la Régence, devint assez terne dans le courant du règne du Bien-Aimé. Il arriva même que le peuple s'abstint de ses divertissements accoutumés en manière de protestation. La police dut alors rétribuer des mascarades et fournir des subsides au carnaval expirant.

Mais sous LOUIS XVI, il devait revenir en faveur et même être pendant quelques années particulièrement joyeux et animé. En 1782 notamment, le nombre des masques dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Ce temps ne fut nullement morose. C'est l'époque des joyeuses promenades aux Porcherons, des visites nocturnes aux cabarets fameux de la Courtille, où au temps du carnaval grands seigneurs et nobles curieuses — MARIE-ANTOINETTE, dit-on, s'y laissa conduire par le comte D'ARTOIS — venaient assister aux ébats d'un populaire en délire. Quoi qu'en dise MERCIER, il est douteux qu'il ait fallu alors payer les gens pour les décider à s'amuser.

Il resterait beaucoup à dire sur l'ancien carnaval — car on pense bien qu'il n'était pas tout entier dans ces mascarades de la rue. On ne saurait entrer ici dans le détail des fêtes traditionnelles, des réjouissances populaires qui ont marqué cette période de joie sensuelle et de plaisir tumultueux, mais il nous faut rappeler que le carnaval se célébrait beaucoup à table, chez soi, et pas mal aussi dans les cabarets. Et c'est à juste titre que *Mardi-Gras* était personnifié par un gros gaillard à la face réjouie, à califourchon sur un énorme bœuf, portant comme casque une casserole et armé d'une broche en guise de lance. Sous le règne de LOUIS XVI, nous dit encore MERCIER, il fallait qu'un homme fût bien pauvre pour n'avoir pas sur sa table aux jours gras l'oie ou la dinde traditionnelle.

Enfin ces jours-là, la joie populaire se donnait partout libre cours; il fallait que l'Eglise se montrât tolérante, la police indulgente et que les gens raisonnables en prissent leur parti. Ainsi, on pouvait faire impunément du tapage, et c'était partout un effroyable charivari; on s'en donnait à cœur joie avec les instruments les plus divers, voire même avec des ustensiles de cuisine. La rue était aux polissons de tout âge, qui s'amusaient aux dépens des passants tranquilles, surtout des vieilles femmes, en leur faisant des niches, des attrapes d'un goût déplorable, mais anciennes comme les rues. Par exemple, on jetait sur le pavé des morceaux de fer brûlants, pour qu'en les ramassant on s'y rôtît les doigts; on y clouait des pièces de monnaie; on attachait dans le dos des gens des chiffons, des écriteaux; ou bien encore on les frappait avec une batte qui laissait sur leurs vêtements la silhouette imprimée à la craie d'un rat ou d'un diable — farces souvent innocentes, mais parfois grossières et méchantes qu'expliquaient d'antiques usages et la licence du moment.

*
*
*

Le carnaval supprimé à la Révolution — qui enleva même aux citoyens le droit de se masquer — reparut avec un nouvel éclat en 1799. Il eut alors comme un regain de faveur.

Mais sa belle époque, ce devait être le règne de LOUIS-PHILIPPE. Dans les années troublées qui ont suivi la révolution de Juillet, il apparaît comme renouvelé, rajeuni, singulièrement tapageur et débraillé, plein de fantaisie et de folle extravagance.

On se livre alors à la joie avec un emportement furieux. Le dimanche, le mardi-gras et le jeudi de la mi-carême, mais surtout le mardi-gras, c'est, sur les grands boulevards, une confuse mêlée de véhicules de tout genre où s'entassent les déguisés, une multitude hurlante dans laquelle dominent les pierrots, les débardeurs, les postillons et les sauvages, et où l'on rencontre, à côté d'authentiques poissardes, de non moins authentiques *clubmen*.

A la vérité, la folle gaieté de ces forcenés était de fort mauvais ton, voire populacière, et pourtant ce n'était pas,



DIVERTISSEMENTS DES JOURS GRAS
Imagerie populaire. Premières années du XIX^e siècle

comme on pourrait le croire, le vrai peuple qu'on voyait ainsi se démenier sur les boulevards. « Cette exhibition dans laquelle le carnaval s'enferme, écrit en 1835 LÉON GOZLAN, ne se compose pas d'ouvriers, mais de cuisinières de grande maison, de valets de pied, de fils de pairs de France, du

» en gueule, de beaucoup de commis,
» d'un plus grand nombre de grisettes
» et d'une quantité égale de jeunes
» filles dont la joie est la profession. »

La nuit, tout ce monde allait s'écraser dans de nombreux bals masqués où la bacchanale reprenait avec une fureur nouvelle; — et elle se poursuivait dans les immenses salons du *Grand Saint-Martin*, chez l'illustre Dénoyers et autres tenanciers de la Courtille, où l'on allait attendre les premières lueurs de l'aube, pour de là redescendre en grand cortège la rue du Faubourg-du-Temple, sous les yeux admiratifs de cent mille badauds.

On a cent fois décrit cette fameuse descente de la Courtille : la file interminable de voitures de toutes sortes, où l'on voyait, à côté de simples

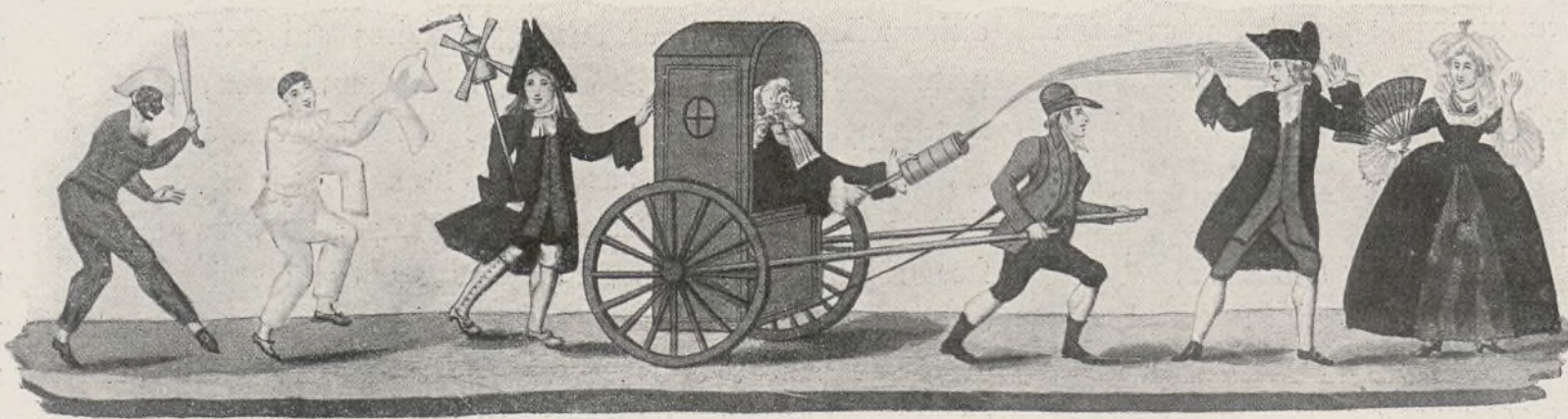
charrettes, la calèche de lord SEYMOUR avec ses six chevaux et ses piqueurs sonnant des fanfares; la foule vociférante des déguisés pâlis par l'orgie, défaits, lamentables avec leurs oripeaux défraîchis et souillés, injurieux, ignobles et d'ailleurs ivres pour la plupart. Certes, ce flot impur dévalant dans l'étroite rue du Faubourg-du-Temple sous un ciel gris d'hiver, devait offrir un spectacle étrangement pittoresque. Mais il semble bien que les contemporains ont parfois un peu forcé le tableau. En tous cas, si la descente de la Courtille a mérité sa réputation, elle n'a été vraiment remarquable et n'a valu le dérangement que durant une dizaine d'années tout au plus. Vers 1840, ce n'était déjà plus ça. Néanmoins les badauds continuèrent longtemps

encore à venir au faubourg du Temple le matin du mercredi des cendres, même quand ils n'eurent plus à y voir que d'affreux masques de barrière restés fidèles à la tradition.

Au reste, du temps même de LOUIS-PHILIPPE, les mascarades de la rue devaient perdre beaucoup



PAUL ET VIRGINIE, par GAVARNI (1833)



DIVERTISSEMENTS DES JOURS GRAS
Imagerie populaire. Premières années du XIX^e siècle



XVI^e SIÈCLE — MASCARADE DIABOLIQUE

Reproduction d'une estampe de l'époque conservée à la Bibliothèque Nationale

de leur importance. La vogue en fut d'ailleurs éphémère, et Paris renonça vite à égaler les joyeuses splendeurs de Rome et de Venise, qui n'étaient pas faites pour lui. D'année en année, on verra les masques se montrer moins nombreux sur les boulevards, devenir moins turbulents et même oublier le *caléchisme poissard*. La folie n'y perdra rien d'ailleurs; on se déguisera plus que jamais, seulement on attendra la nuit pour se livrer aux joies du carnaval. La bacchanale, n'osant plus affronter le grand jour quittera la rue, mais ce sera pour se réfugier dans les bals masqués.

On a beaucoup aimé la danse, à Paris, sous la monarchie de Juillet, et jamais peut-être les bals publics n'y ont été aussi nombreux et aussi florissants. Mais en temps de carnaval, cet amour devenait de la frénésie. On dansait alors dans la plupart des théâtres, qu'à l'exemple de l'Opéra, on transformait en salles de bal. On dansait aux Variétés, à la Renaissance, à l'Opéra-Comique, dans les théâtres du boulevard du Temple; on dansait dans les cirques; aux barrières, dans les guinguettes; dans des centaines de bals; on dansait partout.

Le public habituel de ces bals masqués était naturellement très divers. Suivant les endroits, on y rencontrait plutôt le monde de la haute noce ou les petites gens de la boutique et de la mansarde, la lionnerie ou la bohème. Et, à côté du peuple de grisettes, d'étudiants, d'artistes, de commis et de lorettes qui venait au bal masqué s'amuser sans détour, on pouvait voir des hommes mûrs en veine de conquêtes faciles, de petites bourgeoises poussées par le goût de l'intrigue et de l'aventure,

et la foule des curieux, ceux qui voulaient « avoir vu ça », — gens plus réservés, sans doute, mais auxquels la folie ambiante faisait souvent tourner la tête. Car on s'amusait ferme dans les bals masqués au temps du roi-citoyen — et c'était partout le même entrain, la même joie tumultueuse, partout le délirant chahut.

L'Opéra, cependant, tenta de résister au mouvement. On voulut maintenir dans les bals de la rue Le Pelletier une réserve de bon ton. Ces bals ont offert quelque temps cette particularité qu'on n'y dansait pas et qu'on n'y était admis qu'avec l'habit noir ou le domino de couleur sombre. A côté de tant d'autres qui s'ouvraient de tous côtés, ils semblaient bien mornes et on ne se fit pas faute de les délaisser. En vain, pour ramener le succès, on recourut à des expédients : défilés dans la salle, tombolas où l'on gagnait, entre autres choses, des piano,

ou des tableaux de maîtres; rien n'y fit. Il fallut céder. Enfin, un beau soir l'Opéra ouvrit ses portes à la cohue bariolée et le chahut y fit son entrée triomphale.

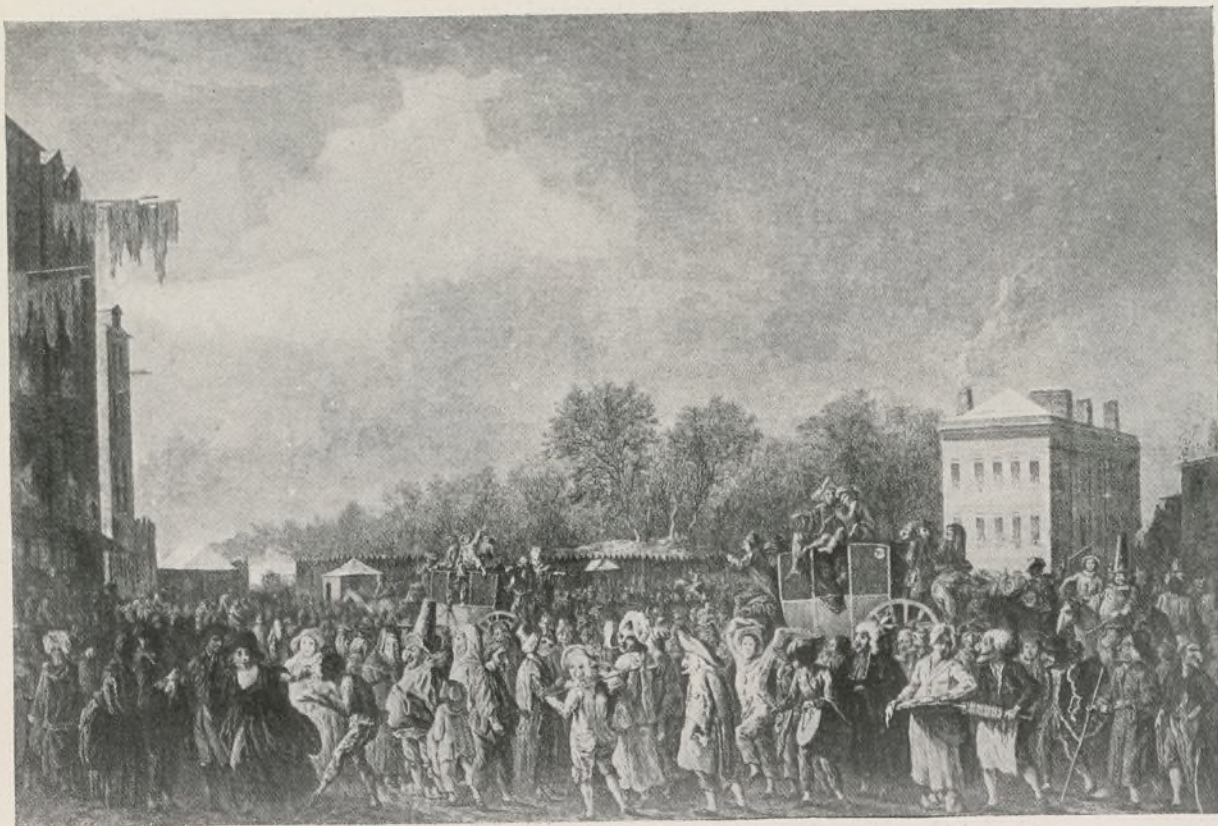
Il ne faudrait pas croire, au reste, que ce chahut, alors si fort en honneur dans les bals publics, ressemblât à la danse de sauvages en délire que nous connaissons. Sous LOUIS-PHILIPPE, il fut tout autre chose : une merveilleuse expression de la gaieté carnavalesque. On chahutait, cela va de soi, avec un magnifique entrain et certains même — les maîtres — avec une fantaisie grandiose — tel, par exemple, le célèbre CHICARD, honnête mar-



INSULAIRE DE N'IMPORTE OÙ
GAVARNI. Souvenir du Bal Chicard (1841)



XVII^e SIÈCLE — MASCARADES DANS LA RUE SAINT-ANTOINE
Reproduction d'une peinture sur parchemin (Musée Carnavalet)



XVIII^e SIÈCLE. — MASCARADES SUR LE COURS

leur passage se portait une foule énorme. Les personnages officiels recevaient sa visite avec une bonne grâce charmante, et l'empereur lui-même se mettait à la fenêtre quand le bœuf gras venait lui présenter ses hommages.

Nos cavalcades de la mi-carême — car nous en avons deux maintenant, une pour la rive droite et une pour la rive gauche — se sont substituées au cortège du bœuf gras, mais elles n'ont pas su en retrouver l'amusant pittoresque. On doit dire aussi que cette apothéose de la reine des reines ne se rattache pas à de lointaines traditions, et que c'est, au contraire, quelque chose de tout à fait nouveau. Au siècle dernier, la mi-carême était surtout la fête des blanchisseuses, et si elles nommaient des reines, c'étaient du moins des reines sans façon, à la bonne franquette. Leur cortège était loin d'être brillant, seulement, il était joyeux, ce qu'il n'est guère aujourd'hui — car elles manquent vraiment trop

FIGARO ILLUSTRÉ

on connaissait leurs noms — car ils avaient un nom, qui rappelait généralement un fait saillant de l'année et qui parfois était celui d'un homme en vue; — on savait leur poids; et sur

de fantaisie et de gaieté, nos cavalcades de la mi-carême.

Décidément, le carnaval agonise. On ne se déguise plus. Finies les réunions joyeuses! Finies les bals masqués! —

L'Opéra lui-même a dû y renoncer. — Fini le bœuf gras! Finies les folies d'antan!

Le mardi-gras, pourtant, la foule, fidèle à une vieille habitude, continue à se porter en masse sur les boulevards; on se jette des confettis, inoffensifs projectiles qu'on peut recevoir en plein visage sans qu'ils blessent, même l'amour-propre — mais c'est tout de même un divertissement dont on se lasse vite. Le jeudi de la mi-carême, on recommence, et ce jour-là, un million de curieux viennent admirer une cavalcade de sous-préfecture. Et c'est à peu près tout ce qui reste du carnaval.

Et, si peu que ce soit, cela ne témoigne-t-il pas encore d'une inlassable bonne volonté, du même éternel besoin de divertissement et de plaisir?... Eh!

sans doute, on ne demanderait pas mieux que de s'amuser.... Mais, hélas! on ne sait plus!...

CHARLES NICOLLE



BAL DE SOCIÉTÉ par L. BOSIO



DESCENTE DE LA COURTILLE
(L'Illustration, an. 1844)



GRAVURE EN-TÊTE DU PROGRAMME DE LA PROMENADE DU BŒUF-GRAS EN 1865

Hypothèse dira-t-on? mais l'hypothèse régit toute la science et la science ne vit et ne progresse que par l'hypothèse. C'est la trame qui relie les phénomènes au fur et à mesure de leur apparition et qui, modifiable sans cesse, au gré des événements, reste toujours indispensable à l'esprit humain. C'est par l'hypothèse que le savant est conduit à la découverte des faits les plus complexes, les plus certains.

DOCTEUR SYMARN

Les Livres

IDÉES CONTEMPORAINES, PAR RAYMOND POINCARÉ; Eug. Fasquelle, édit. ***** ETUDES SUR LE PARIS D'AUTREFOIS, PAR M. ARTHUR CHRISTIAN; G. Roustan et Champion, édit. *****

Le livre publié par M. Poincaré, sous le titre *Idees contemporaines*, traite de sujets tout à la fois beaucoup moins vastes et infiniment plus divers : c'est en effet un choix des discours prononcés en ces dernières années par l'éminent orateur, tour à tour et tout à la fois homme politique, avocat, artiste et lettré, — et la merveilleuse lucidité de cet esprit, l'étonnante souplesse de ce talent se manifestent éloquentement dans ce volume où l'on retrouve, côte à côte, de grands discours budgétaires, une exquise allocution sur La Fontaine, une conférence sur l'« Education des jeunes filles », de vibrantes et belles paroles sur l'idée nationale, sur le patriotisme, sur Jeanne d'Arc, une étude délicate sur Murger et le Pays latin, des éloges de Pasteur et de Meissonier, des notes sur Alexandre Dumas, et pour finir, la belle lettre adressée naguère à M. Jean Finot sur « l'Esprit français ».

Ces discours, qui furent prononcés au hasard de la vie politique de M. Poincaré, méritaient d'être conservés : ils forment dans leur ensemble un livre d'une rare séduction et d'une haute valeur littéraire, œuvre d'un homme d'État digne de cette République athénienne que rêvait Gambetta.

Depuis longtemps on demandait à M. Poincaré de donner quelques heures de son temps si occupé, pour cette publication, et l'on annonce que ce premier recueil sera suivi de deux autres. Qu'il nous soit permis de souhaiter que l'attente n'en soit pas trop longue. M. Poincaré est de ceux — ils sont rares — dont le langage châtié a défendu l'éloquence française contre une sorte de déhanchement qui n'est au fond que l'impuissance de l'art. Et quand on relit ces pages, toutes pleines d'idées, exprimées avec un si noble souci de la forme, on ne peut que se laisser entraîner au souffle puissant qui s'y révèle, et à la beauté maîtresse de soi-même, de celui qui les a écrites. C'est donc une bonne fortune pour les hommes qui lisent, que ce livre vécu, dont les éléments portant différentes dates, semblent cependant issus d'un seul jet, comme pour mieux prouver l'unité de conscience de l'éminent homme politique, en qui la politique n'a tué ni le lettré, ni l'artiste.

M. Arthur Christian, le très distingué directeur de l'Imprimerie nationale, ne se laisse pas absorber

complètement par ses lourdes et difficiles fonctions. Il ne se contente pas d'avoir rendu au vieil établissement de la rue du Temple une activité qu'il avait perdue sous une main moins habile, et une réputation que l'on était en train de laisser pâlir. Dans ses quelques soirées de loisir, il écrit, et il écrit avec autant de verve que de délicatesse. Les deux livres qu'il vient d'offrir au public, et qui ont été composés avec les caractères de l'Imprimerie nationale, sont fort attachants malgré leur titre grave : cela s'appelle : *Etudes sur le Paris d'autrefois*. Dans le premier livre ce sont des études sur les juges et le clergé; dans le second, il s'agit des *miniaturistes*, des *primitifs de la peinture*, des *origines de l'imprimerie*, de la *décoration du livre*, etc. Mais M. Christian sait donner à l'érudition la plus austère un visage aimable; il sait parler avec esprit des choses sérieuses, et ces deux coquets petits livres, dont la lecture est pleine d'enseignements et doit fournir un aliment précieux à nos ordinaires ignorances, méritent d'aller prendre

Les Théâtres

THÉÂTRE ANTOINE — COMÉDIE-FRANÇAISE *****

Une soirée charmante encore, chez Antoine, après la belle soirée du *Coup d'aile*. *Viell Heidelberg*, la pièce en cinq actes de M. Wilhelm Meyer-Forster, traduite par MM. Rémon et W. Bauer, aura probablement, pour des raisons peut-être différentes, un succès comparable à celui qu'elle obtient en Allemagne depuis 1901. Là-bas, on en applaudit d'abord les faciles et sympathiques allusions. Je veux croire qu'on aime plus encore ce qu'on ne manquera pas d'apprécier ici : la sincérité de l'émotion, la fraîcheur de l'idylle du prince et de la petite servante; le clair de lune sur les tonnelles bleues, le matin blanc dans les vitres d'or, les rayons pâlis à travers les vignes vierges sanglantes des tonnelles défeuillées; les amusantes pochades, les scènes justement croquées de la vie des étudiants; les silhouettes, comique et touchante, de M. Lutz, chambellan classique, et du D^r Guttner, précepteur épicurien.

Et puis ici, il y a Mlle Sylvie qui est exquise, qui est la grâce, la passion, la simplicité même; MM. Antoine, Chelles, Signoret, Maupré, débutant chaleureux; il y a une mise en scène réglée par M. Antoine, et des décors de Jusseume si harmonieux qu'une atmosphère réelle les baigne, et qu'on respire dans ce jardin d'automne au bord du Neckar, — douceur blonde, — un peu de l'âme de Paul Verlaine.

*
* *

Entre temps, à la Comédie-Française, excellente reprise des *Caprices de Marianne*, avec MM. Dessonnes, Duflos, Truffier, Leloir et Mlle Sorel, à l'ordinaire belle

comédienne, mais qui n'a jamais été ni plus belle, ni meilleure comédienne qu'en ce rôle séduisant et redoutable. Or, il y a lieu de féliciter d'autant plus la Comédie-Française d'avoir redonné ce chef-d'œuvre, que la reprise d'une pièce de Musset, quelle qu'elle soit, n'est pas une très bonne opération commerciale. « Oui, me disait-on, cela a beaucoup de succès... quand on y vient; mais on ne se soucie pas trop d'y venir. »

Ah! pensais-je en m'en allant, quel dommage que les *Caprices de Marianne* ne soient pas de mon ami Z...! Avec lui, cela irait mieux. Tous les matins, nous saurions la recette que son œuvre aurait réalisée la veille. Tous les soirs, on verrait sur les grands boulevards, s'allumer et s'éteindre en mesure, au faite des maisons, entre une marque de tapioca et le nom d'un facteur de piano, le titre étincelant de sa pièce. Quinze jours après la première, — le triomphe aurait été si grand! — on en serait déjà à la cinquantième et le triomphe s'accélérait, huit jours après à la centième...

Et la foule accourrait en murmurant :

— 75.000 fr. 90 avant-hier; 76.000 fr. 25 hier... Cette pièce-là, sabre de bois! n'est pas une pièce comme les autres...

Certes, il serait bien préférable que les *Caprices de Marianne* fussent de mon ami Z..., préférable pour le public, pour la pièce et puis, somme toute, surtout pour lui.

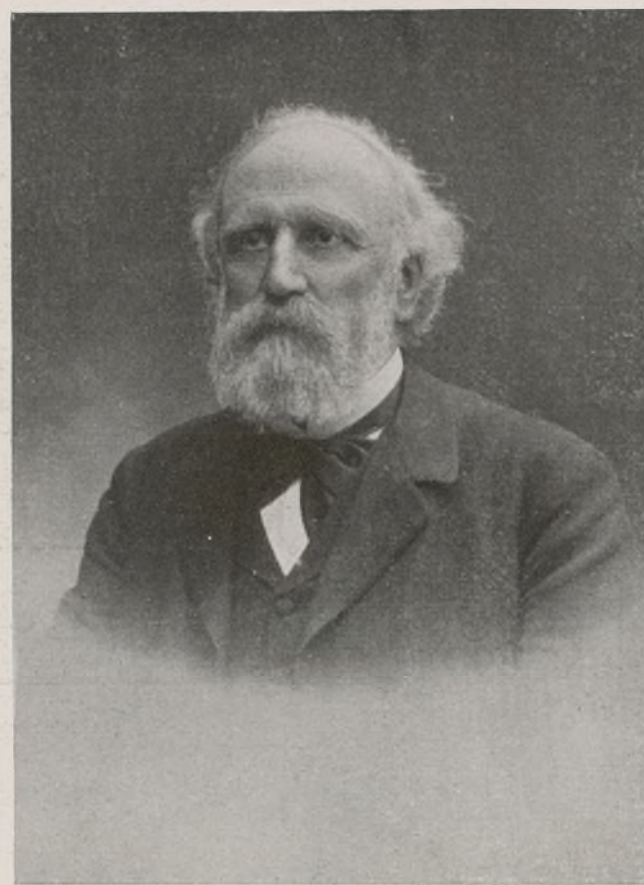
SPARK

LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS



(Cliché Manuel)

M. MAURICE BARRÈS



(Cliché Anthony's)

M. ALEXANDRE RIBOT

une place préférée dans les rayons des meilleures bibliothèques. PH.-EMMANUEL GLASER

MENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Le Duel, pièce en trois actes, de M. Henri Lavedan (Ollendorff, éditeur).

Sonates au clair de lune, par M. Amédée Prouvost (Calmann-Lévy, éditeurs).

Pierrot à la plage, comédie en un acte et en vers, par M. A. Jacques Ballieu (Alph. Lemerre, éditeur).

Légende historique du Béarn, par M. Baron Le Bœuf (Ch. Amat, éditeur).

Il revient... texte et illustrations de M. Edmond Gros (Figaro, éditeur).

La Peinture française au XIX^e siècle, par M. Henry Marcel (Alc. Picard et Kaan, éditeurs).

Livre de mes fils, par Paul Doumer (Vuibert et Nony, éditeurs).

Les Sociétés secrètes, leurs crimes, par M. André Baron (H. Daragon, éditeur).

L'Islam ou la Résignation à la sainte volonté de Dieu, par Mouhammed Adil, Schmitz du Moulin (Gust. Ficker, éditeur).

100 Coups de Jiu-Jitsu, par Emile André (Flammarion, éditeur).

Gérôme, peintre et sculpteur, l'homme et l'artiste, par M. Ch. Moreau-Vauthier (Hachette, éditeur).

Rivarol : Collection des plus belles pages, avec une notice et un portrait (Mercure de France, éditeur).

Le Rire et la Caricature, par Paul Gauthier; préface de M. Sully Prudhomme (Hachette, éditeur).

La Littérature française par les textes, par René Canat (Paul Delagrave, éditeur).

Le service de la Librairie du FIGARO se charge de fournir tous les volumes analysés dans la chronique ci-dessus.

ÉLÉGANCE FÉMININE

Il est étonnant comme les gens du monde ont, parfois, des idées de vigneron. Ceux-ci ne manquent jamais de déclarer que l'année sera mauvaise, le vin rare et piquant, etc., quitte à jurer, un an plus tard, que la récolte précédente était bien supérieure à celle qui se prépare. Eh bien, les mondains font de même dans leur sphère. Chaque hiver ils affirment que la saison sera morne, les réceptions ennuyeuses, et versent un pleur sur les distractions de l'an passé, lesquelles, d'ailleurs, ne valaient ni plus ni moins, également mélangées de banal, de connu, d'obligatoire, et qui n'ont de vrai charme que pour les vraiment jeunes.

Quel plaisir peut éprouver à dîner en ville sept fois par semaine un Monsieur gastralgique et quelle joie peut ressentir à se mettre en grand décolleté une beauté dont le cou montre ses cordes ou dont les bras feraient la joie d'une femme colosse ? Donc, par habitude, comme les vigneron, ou par force, comme les retraités du chic, il est bien porté de grogner contre la saison, quelle qu'elle soit.

*
**

Mais l'ennui des uns fait le bonheur des autres, et ce fameux décolleté Louis XV, si fâcheux pour les épaules et les poitrines sur le retour, cause d'orgueilleuses satisfactions aux favorisées que l'indiscrétion de leur corsage montre absolument belles, de lignes pures et d'épiderme satiné dont la blancheur s'avive aux étincelles des diamants. Joli, tout cela, joie des yeux pour la galerie qui admire cet éclat lilial sans s'apercevoir qu'il n'est peut-être pas tout à fait naturel et que le Véritable Lait de Ninon a mis sa nacre sur ce délicat épiderme. Bah ! qu'importe, l'effet est produit et tout le monde n'a pas besoin de savoir qu'on peut s'en procurer autant à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre. Prix : 5 francs et 5 fr. 85 franco.

*
**

Est-on plus chauve aujourd'hui que jadis ? Je ne crois pas, vu que les anciens documents nous montrent quantité d'individus plus ou moins... déplumés. La séduisante Marguerite de Navarre, chauve comme un œuf, avait toujours dans sa suite quelques grands diables de laquais, tous

blonds, que l'on tondait tour à tour pour fournir la coiffure de la reine. Pauvre reine Margot, que n'a-t-elle connu l'Extrait Capillaire des Bénédic- tins du Mont-Magella ! Elle aurait conservé sa chevelure abondante, souple et lustrée et n'aurait pas eu le crève-cœur de se voir raillée par ses contemporains. L'Extrait Capillaire est une spécialité : il faut donc éviter les contrefaçons et le demander à M. Senet, administrateur, 35, rue du 4-Septembre. Il vaut 6 francs et 6 fr. 85 franco.

CHRYSTHÈME

AU SABLIER 14, Rue Drouot, Téléph. 231-22
Spécialité pour DEUIL

CHEMIN de FER d'ORLÉANS

HIVER 1905-1906

Billets d'aller et retour de famille
Pour les Stations thermales et hivernales

DES PYRÉNÉES & du GOLFE de GASCOGNE

Arcachon, Biarritz, Dax,
Pau, Salies-de-Béarn, etc...

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans)

Des Billets de famille de 1^{re}, 2^e et 3^e classes, comportant une réduction de 20 à 40 %, suivant le nombre des personnes, sont délivrés toute l'année, à toutes les gares du réseau d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris) et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

DURÉE DE VALIDITÉ : 33 JOURS
non compris les jours de départ et d'arrivée

SERVICE " MOZART " Terre de Fer. — Imprimé en rose ou en bleu-vert sur pâte ivoire.
Table 12 couverts, 74 pièces. 29 Fr. Dessert 12 couverts, 42 pièces. 18 Fr.



Adresser les Commandes
AU GRAND DÉPÔT.
21, Rue Drouot, PARIS.
ou demander le Catalogue spécial des Services de Table, ainsi que les Nouvelles feuilles d'Albums coloriées envoyées franco, contenant les dernières nouveautés pour 1906.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

CARNAVAL DE NICE

Tir aux Pigeons de Monaco

Billets d'aller et retour
de 1^{re} et de 2^e classes, à prix réduits
de PARIS

pour
CANNES, NICE et MENTON

Délivrés du 13 au 25 Février 1906

Les billets sont valables vingt jours et la validité peut être prolongée, une ou deux fois de dix jours, moyennant 10 % du prix du billet.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route tant à l'aller qu'au retour.

DE PARIS A NICE :
Via Dijon, Lyon, Marseille

1^{re} classe. 182 fr. 60
2^e classe. 131 fr. 50

La Compagnie organise, avec le concours de la Société des Voyages Duchemin, les excursions suivantes :

Palestine

Départ de Paris le 21 février 1906. — Retour à Paris le 22 mars. — Durée de l'excursion : 30 jours.
Prix (tous frais compris) 1^{re} classe : 1,400 fr.

Samarie et Galilée

Départ de Paris le 21 février 1906. — Retour à Paris le 5 avril. — Durée de l'excursion : 44 jours.
Prix (tous frais compris), 1^{re} classe : 2,200 fr.

Carnaval de Nice

Départ de Paris le 20 février 1906. — Retour à Paris le 3 mars. — Durée de l'excursion : 12 jours.
Prix (tous frais compris), 1^{re} cl. 420 fr.; 2^e cl. 370 fr.

Carnaval de Nice — Italie

Départ de Paris le 21 février 1906. — Retour à Paris le 23 mars. — Durée de l'excursion : 31 jours.
Prix (tous frais compris), 1^{re} cl. 1,090 fr.; 2^e cl. 990 fr.

Italie

Départ de Paris le 28 février 1906. — Retour à Paris le 23 mars. — Durée de l'excursion : 24 jours.
Prix (tous frais compris), 1^{re} cl. 950 fr.; 2^e cl. 850 fr.

Algérie — Tunisie

Départs de Paris les 9 mars et 6 avril 1906.

Retours à Paris les 9 avril et 7 mai.

Durée de l'excursion : 32 jours.

Prix (tous frais compris), 1^{re} cl. 1,150 fr.; 2^e cl. 1,050 fr.

S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de la Société des Voyages Duchemin, 20, rue de Grammont, à Paris.

A l'occasion du **Carnaval de Nice**, la Compagnie P.-L.-M. délivrera, du 13 au 25 février 1906, au départ de Paris, des billets spéciaux d'aller et retour de 1^{re} et de 2^e classes, aux prix de :

177 40 en 1^{re} classe et 127 75 en 2^e cl. pour Cannes
182 60 — 131 50 — Nice
186 65 — 134 40 — Menton

Validité 20 jours et faculté de prolongation une ou deux fois de 10 jours moyennant 10 % du prix du billet.

Ces billets donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté, pour les voyageurs de 1^{re} classe, de prendre, sans supplément de prix, le train de jour « Côte d'Azur rapide ». Toutefois il est rappelé aux voyageurs que la faculté de s'arrêter en cours de route n'existe pas pour ce train.

Société Lorraine des Anciens Etablissements de

DIETRICH ET C^{IE}

DE LUNÉVILLE

MAGASINS DE VENTE

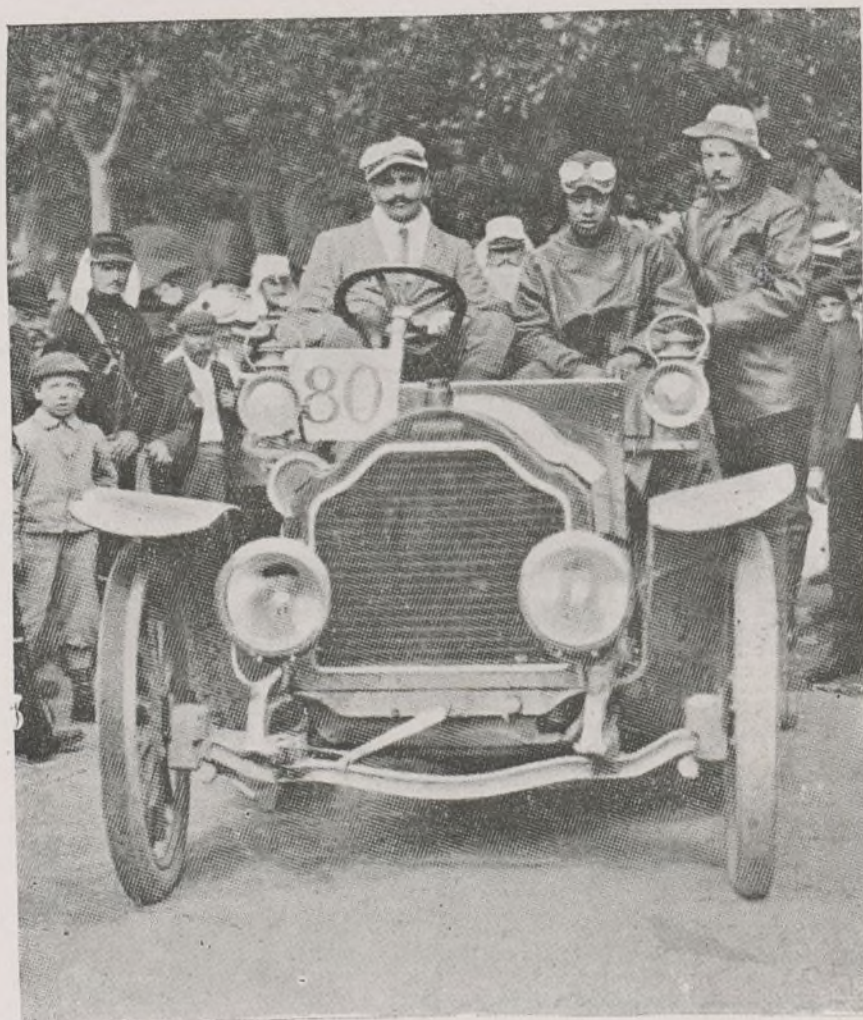
12, Avenue de Madrid, 12

NEUILLY-sur-SEINE

USINES

A

LUNÉVILLE



M. SOREL sur sa voiture 40 chevaux de la Société Lorraine de Dietrich

Gagnant en 1905 de la Coupe de Pyrénées, en 1906 de la Coupe du Maharadjah de Mysore (Bombay)

Savoy Hotel — LONDON



LE FOYER DU RESTAURANT